

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

LES
FRÈRES DE N.-D. DE LA MERCI
ET
LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
Pour obtenir le grade de **Bachelier en Théologie**
et soutenue publiquement le 8 novembre 1898, à 4 heures

PAR
Emile LEDERMANN

PARIS
IMPRIMERIE D'OUVRIERS SOURDS-MUETS
37, faubourg Saint-Jacques.

1898

LES
FRÈRES DE N.-D. DE LA MERCI
ET
LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

LES
FRÈRES DE N.-D. DE LA MERCI
ET
LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
Pour obtenir le grade de **Bachelier en Théologie**
et soutenue publiquement le 8 novembre 1898, à 4 heures

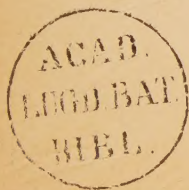
PAR

Emile LEDERMANN

PARIS

IMPRIMERIE D'OUVRIERS SOURDS-MUETS
37, faubourg Saint-Jacques.

1898



stuk. Nooit heeft hij
president of een van
spreken van de bew
kapitein Dreyfus.
Cavalgnaac viel hie
met de woorden: "g
zich; een van zijn
die bekentissen ke
Merder."
De heer Poincaré:



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. SAM. BERGER, Président de la soutenance.

MM. Sam. BERGER

G. BONET-MAURY

E. VAUCHER

} Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.

BIBLIOGRAPHIE

Pedro DE SALAZAR. — Regulæ fratrum sacri ordinis Beatae Mariae de Mercede... Salamanque, 1588, in-4°.

Diégo DE HAEDO. — Topografia e historia general de Argel. Valladolid, 1612, in-folio.

Jean DE LATOMY. — Histoire de la Fondation de l'Ordre de N.-D. de la Merci. Paris, 1618, in-12.

Alonso REMON. — Historia general de la Orden de N.-S. de la Merced redencion de cautivos. Madrid, 1618, 2 vol. in-folio.

Bernard DE VARGAS. — Chronica sacra et militaris ordinis B. Mariae de Mercede redemptionis captivorum. Palerme, 1619, in-folio.

Les noms et qualités de 97 chrétiens rachetés cette année par les religieux de la Merci. Paris, 1634, in-8°.

Pierre DAN. — Histoire de la Barbarie et de ses corsaires. Paris, 1637, in-4°.

François FAVRE. — Le véritable récit de la Redemption faite en Alger l'année passée 1644. Paris, 1645, in-4°.

Edmond D'EGREVILLE. — La vive foi. Paris, 1645, in-8°.
Relation de la captivité et liberté du S^r Emmanuel d'Aranda. Paris, 1657, in-12.

Récit de la Fondation de l'Ordre N.-D. de la Merci. Paris, 1660, in-16.

Michel AUVRY. — Le miroir de la Charité chrétienne. Aix, 1663, in-4°.

Catalogue des esclaves rachetés l'année 1662 au mois d'octobre en Alger. Paris, 1663, in-4°.

Récit véritable de ce qui est arrivé dans le rachat des captifs... Paris, 1663, in-4°.

Relation véritable contenant le rachapt de plusieurs captifs en Alger. Paris, 1672, in-4°.

Récit véritable de ce qui est arrivé dans le rachat des captifs... Paris, 1675, in-4°.

Récit véritable de ce qui est arrivé dans le rachat des captifs en Alger. Paris, 1678, in-4^o.

Louis DESMAY. — Relation nouvelle et particulière du voyage des RR. PP. de la Merci au Maroc en 1681. Paris, 1682, in-12.

Histoire de l'ordre de N.-D. de la Merci, *par les religieux de l'ordre*. Paris, 1691, in-12.

François GIRY. — Les vies des saints. Paris, 1696, 2 vol. in-folio.

Jean HERMANT. — Histoire des ordres religieux et monastiques. Rouen, 1710, 4 vol. in-4^o.

Pierre HÉLYOT. — Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires. Paris, 1714-1719, 8 vol. in-4^o.

Adrien BAILLET. — Vie des Saints. Paris, 1715, 2 vol. in-folio.

François COMELIN. — Voyage pour la rédemption des captifs aux royaumes d'Alger et Tunis en 1720. Paris, 1721, in-12.

Dom DEVIC et Dom VAISSETTE. — Histoire Générale du Languedoc (1730-1745), 2 édit. par E. Mabille, E. Barry, E. Roschach et A. Moliner. Toulouse, 1872-1882, 15 vol. in-4^o.

Pierre HÉLYOT. — Dictionnaire des ordres religieux, dans l'Encyclopédie de Migne. Paris, 1847-1859, 4 vol. in-8^o.

José Antonio GARI Y SIUMELL. — La orden redentora de la Merced. Barcelone, 1873, in-4^o.

LE MÊME. — Biblioteca de la orden redentora de la Merced. 1875, *cité d'après U. Chevalier*.

Alexandre GERMAIN. — L'œuvre de la redemption des captifs à Montpellier. Montpellier, 1863, in-8^o.

Gaston BONET-MAURY. — Les Précurseurs Français du Cardinal Lavigerie. *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1896, *et à part*.

Les Inventaires Sommaires des Archives Départementales de la Gironde, de la Haute-Garonne, de l'Hérault, des Basses-Pyrénées, du Var, du Gers, des Basses-Alpes et des Bouches-du-Rhône.

SOURCES MANUSCRITES

Bibliothèque Nationale :

Manuscrit latin : 17054

Manuscrits français : 10504, 15777, 25696

Archives Nationales :

G^o . 522-524

L. 950

LL. 1556-1561

S. 4285-4292

INTRODUCTION

Le sujet que nous allons traiter se rapporte exclusivement à l'histoire religieuse de l'Afrique septentrionale. Il n'a donc qu'un intérêt local. Cependant, on ne pouvait passer sous silence l'histoire de ces braves et modestes religieux qui, au péril de leur liberté, et le plus souvent de leur vie, ont apporté, pendant plusieurs siècles, aux malheureux prisonniers chrétiens, non seulement l'espoir de voir leurs maux se terminer, mais aussi, pour un grand nombre, le soulagement et la délivrance.

Les Mercedaires ne furent pas les seuls bienfaiteurs des esclaves des Pays Barbaresques. L'ordre des Dominicains, fondé au commencement du ^{xiii}^e siècle, s'est illustré dans l'histoire des missions catholiques, surtout dans le Nouveau-Monde avec le P. Barthélemy de Las Casas ; de même aussi les Franciscains, nés en 1215, ont trouvé un champ de mission prospère et fécond, dans les deux Amériques. A côté d'eux se placent les Lazaristes, qui se dévouèrent aux rachats des captifs, avec les Frères de la Sainte-Trinité, Mathurins ou Frères aux ânes, qui s'occupèrent plus exclusivement des rédemptions de chrétiens esclaves des infidèles. Ces derniers ont été l'objet d'une thèse remarquable

de l'Ecole des Chartes, soutenue cette année par M. Paul Deslandres (1).

Seuls, les Frères de Notre-Dame de la Merci étaient oubliés. Les récits nombreux des souffrances des captifs, des martyrs de la foi chrétienne, la vie des hommes comme Cervantès, d'Aranda, saint Vincent de Paul et tant d'autres, m'ont engagé à mieux connaître ces frères de la Rédemption des captifs, plus particulièrement les chevaliers de la Merci, et à commencer une étude que je pourrais continuer plus tard sur les lieux mêmes, dans mon pays.

Avant d'entrer en matière, nous devons dire très brièvement quelle était la situation de ces Etats, au moment où notre ordre s'est fondé, et à l'époque des grandes rédemptions dans tout le Mogreb.

L'Espagne était encore en grande partie sous la domination arabe. Les Maures faisaient sans cesse des incursions sur les terres chrétiennes qui touchaient à leurs possessions. Un grand nombre de captifs gémissaient dans les prisons des califats de Grenade, de Valence ou de Murcie. Mais c'est surtout à la fin du xve siècle que la piraterie a fait le plus de mal aux nations du littoral de la Méditerranée. Il y eut alors, en quelque sorte, une recrudescence du fanatisme musulman. La prise de Constantinople par les Turcs remplissait le cœur du Croyant non seulement d'orgueil, mais aussi d'une secrète espérance. Les Arabes croyaient que la glorieuse époque des conquêtes de l'Islam sur le Christianisme allait encore s'ouvrir pour eux. Ils

(1) Voyez les Positions des Thèses de l'Ecole des Chartes, promotion de 1898, p. 53 : *L'Ordre des Trinitaires pour le rachat des captifs (1198-1594)*.

avaient conservé l'espoir de la revanche et, maintenant, ils redevenaient invincibles. Les pirates s'avançaient jusque sur les côtes d'Espagne et de Provence, enlevant des femmes, des enfants et pillant tout.

A cette audace, s'ajouta bientôt la haine des vaincus, apportée par les Maures que les rois d'Espagne venaient de jeter à la mer par un effort suprême.

La piraterie n'eut alors plus de bornes. Soutenus par leurs deys qui avaient un bénéfice dans chaque capture, les Arabes se livrèrent en grand au brigandage. Les prisons, les bagnes, les marchés débordaient de malheureux prisonniers qui, maltraités, mal nourris, peu ou point vêtus, passaient quelquefois leur vie entière à pleurer sur leur captivité. Les riches seuls pouvaient échapper en payant une forte rançon. Quelquefois la mère-patrie, par échange ou par les armes, exigeait un certain nombre de rédemptions.

C'est alors que des moines espagnols, les Frères de Notre-Dame de la Merci, traversèrent la Méditerranée, certains du sort qui les attendait et parvinrent à arracher à la servitude une quantité considérable de ces malheureux. Ils ne se bornèrent pas seulement à soulager ces misères par des dons matériels ; ils surent apporter à tous ces pauvres gens en danger de reniement, ces paroles de paix et de consolation, capables de fortifier les plus faibles et de soutenir les plus forts.

C'est la fondation de leur ordre que nous allons étudier ici, et en même temps que leurs constitutions, les tiers-ordres qui se sont greffés sur le tronc puissant de la con-

frérie-mère. Nous rechercherons qu'elle a été la fin de ces glorieux pionniers de la civilisation en Afrique et combien fut féconde et grande leur œuvre dans tous les pays barbaresques, et autrefois dans la partie de l'Espagne alors soumise à la domination arabe.

PREMIÈRE PARTIE

Histoire de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci

CHAPITRE I

La Fondation de l'Ordre. — Son Fondateur

Le Père Latomy, commandeur de l'ordre des Frères de la Merci à Toulouse, nous raconte, dans son « *Histoire de l'Ordre* », que le bon roi d'Aragon, Jacques, premier du nom (1213-1276), fils de Pierre II le Catholique et de Marie, fille du comte de Montpellier, reçut en songe, une nuit, la visite de la Sainte-Vierge.

Celle-ci lui ordonna de fonder un ordre, nouveau qui se consacrerait exclusivement au rachat des chrétiens, prisonniers des Infidèles (1).

Le Père Latomy est le seul à rapporter ce fait. Pour les autres historiens de l'ordre et pour les Frères de la Merci eux-mêmes, Jacques n'aurait été qu'un simple bienfaiteur de cette congrégation au début semi-militaire.

Pour tous, le véritable fondateur est un gentilhomme français, Pierre de Nolasque.

(1) Le roi d'Aragon, Alphonse II, grand-père de Jacques I^{er}, avait fondé, en 1190, une congrégation de chevaliers espagnols qui s'engageaient à s'employer au rachat des soldats prisonniers des Maures et à défendre leur foi, les armes à la main. On l'appelait, la congrégation de Notre-Dame de la Merci.

Celui-ci était né le 1^{er} août 1182, dans le diocèse de Saint-Papoul, au château du Mas-Saintes-Puelles, près de Castelnaudary, entre Toulouse et Carcassonne, au pays de Lauragais en Languedoc (1).

Ses parents étaient, paraît-il, d'excellente noblesse (2). Ils le mirent de bonne heure dans un couvent des Cîteaux, où il resta jusqu'à la mort de son père, Guillaume Nolasque, survenue vers 1197. Le jeune homme, alors âgé de quinze ans, eut encore la douleur de perdre sa mère, Théodora, sœur de la vicomtesse de Narbonne, un an à peine après. Il se trouva de suite à la tête d'un immense patrimoine. C'est alors, nous disent ses nombreux historiographes, que la vocation de ce futur saint se montra dans toute sa force. Au lieu de se livrer aux distractions habituelles à son âge, Pierre parcourait ses terres, visitant ses vassaux malades et partageant tous ses revenus avec les pauvres et les malheureux.

Comme il était apparenté aux plus hautes familles, plusieurs partis brillants lui furent offerts, mais Nolasque préféra une vie austère et pleine de dévouement aux plus riches mariages. Une seule chose le tourmentait : l'hérésie des Albigeois.

Il disparut un beau jour de ses terres. Les historiens sont partagés : les uns affirment que, Théodora morte, Pierre, outré de l'hérésie nouvelle, se rangea sous le drapeau de

(1) Dom Vaissette place le lieu de naissance de Pierre Nolasque à Saint-Papoul, à trois lieues du Mas-des-Saintes-Puelles (*Histoire du Languedoc* tome III, note 20; édition nouvelle, t. VII, p. 60).

(2) Ce même Père, n'ayant jamais entendu parler d'une noble famille de Nolasque en Languedoc, conclut que Nolasque n'était pas noble.

Simon de Montfort avec les autres croisés. Après la bataille de Muret (le 12 septembre 1213), où Pierre d'Aragon fut tué, son ami l'envoya comme gouverneur du jeune roi Jacques, âgé de six ou sept ans et prisonnier à Carcassonne (1).

Pour d'autres, au contraire, le jeune homme vendit son bien et se rendit en Espagne où Simon de Montfort, gouverneur de Jacques d'Aragon, le prit comme précepteur adjoint (2).

Il arrive à Barcelone en 1203. Il avait alors vingt-trois ans.

Sa vie, à la cour superbe du roi d'Aragon, ne fut pas différente de celle qu'il avait en France. Il vécut comme un religieux, visitant sans cesse les pauvres et les malades, et distribuant sans compter aux infirmes et aux prisonniers.

L'Espagne n'était pas encore tranquille ; les Maures, très audacieux, faisaient souvent de petites razzias sur les limites des provinces voisines de leur royaume. Pierre de Nolasque se préoccupa du sort de ces malheureux enlevés à leur famille, à leur pays et asservis par les Infidèles.

(1) Baillet, 31 janvier. *Tome I, p. 414.* •

(2) Hermant. *Tome II, p. 283.*

L'auteur anonyme de l'*Histoire de l'Ordre de N.-D. de la Merci* croit que Simon de Montfort, commandeur de la ville de Carcassonne, fit venir Nolasque pour être gouverneur de l'Infant d'Espagne qui habitait Montpellier. Dom *Vaissette*, tome III, p. 60, édition nouvelle, t. VIII, note 20, affirme que Pierre de Nolasque n'a pu être gouverneur du petit roi Jacques, car celui-ci fut élevé par les Templiers qui le conduisirent au château de Monçon en Aragon (p. 17). Pour les F. de la Merci, à la suite d'un pèlerinage à la Chapelle du Mont-Serrat, au lieu de revenir chez lui, le saint homme continua son voyage vers l'Espagne, par Manrèse. C'est à cette époque que Pierre fit son premier miracle, en délivrant un possédé par les seules vertus des noms de Jésus et de la Vierge Marie.

Il voulut s'occuper du rachat de ces milliers de prisonniers chrétiens qui encombraient les bagnes des royaumes de Valence, de Murcie ou de Grenade.

Il sut gagner à cette idée généreuse quelques amis qui s'employèrent immédiatement à ramasser des fonds. Muni d'un passeport du roi d'Aragon, il se rendit à Valence et racheta trois cents esclaves. Il fit ensuite plusieurs autres voyages, toujours couronnés de succès. Peu à peu, son amour pour les captifs lui amena un certain nombre de compagnons. Un gentilhomme de Montpellier, beau-frère de Pierre II d'Aragon, Don Guillaume de Bas, le suivit dans sa quatrième rédemption. Ils purent délivrer trois cents nouveaux esclaves. Pour la première fois, Nolasque resta en otage pour assurer la liberté à trois cents jeunes filles ou femmes chrétiennes. Le roi Maure le traita très bien, et le renvoya lorsque la rançon, envoyée sans retard par l'évêque de Barcelone, lui fut parvenue (1).

C'est alors seulement, paraît-il, que le roi d'Aragon le retint auprès de lui comme gouverneur de son jeune fils Jacques. Il accompagne ensuite Simon de Montfort dans sa croisade contre les Albigeois. Pierre III étant mort à Muret, Jacques, devenu roi, revient avec son gouverneur en Aragon.

On place à ce moment la visite de saint Dominique à Nolasque, pour l'engager à fonder un ordre (2). Il paraît-

(1) *Histoire de l'Ordre*, par les F. de la Merci, p. 19-31.

(2) Nous tenons ce détail, peut-être légendaire, des Frères de la Merci. Il n'a rien d'in vraisemblable, car saint Dominique, chargé par le pape Innocent III de la prédication de la Foi, avec l'assistance de Simon de Montfort, a pu connaître Pierre Nolasque à l'armée des croisés. Nous savons de plus que saint Dominique fit un autre voyage en Espagne en 1218, pour y fonder quelques couvents.

trait même que ce saint se rencontra avec saint François d'Assise après le premier voyage de Nolasque à Alger (1).

La renommée de Pierre de Nolasque allait sans cesse en grandissant. Un jeune seigneur espagnol, Don Ramon de Motolion, abandonne ses biens à l'œuvre naissante. On put ainsi racheter trois cent-vingt esclaves, dans le royaume de Valence. Nolasque s'était engagé pour deux cents autres captifs, et, n'ayant plus d'argent, il voulut rester en otage; mais le roi Maure, touché de la charité du saint homme, n'accepta pas son sacrifice et répondit de la dette pour lui. Pierre partit aussitôt pour l'île de Majorque en septembre 1217, fut pris pour un espion et, après de douloureuses aventures, réussit à ramener à Barcelone trois cents malheureux.

C'est alors que se place la légende de la vision de la Sainte-Vierge. Ce récit, à notre avis, est né certainement dans un but de polémique contre l'ordre rival des frères de la Sainte-Trinité, Rédempteurs des captifs ou Mathurins.

Cet ordre avait été fondé en 1198 à Rome par un gentilhomme Français Jean de Matha. Il se passa une chose merveilleuse quand ce jeune homme, ordonné prêtre, dit sa première messe dans la chapelle de l'évêque de Paris. Maurice de Sully, évêque, et les abbés de Saint-Victor, de Sainte-Geneviève, ainsi que le recteur de l'Université, étaient présents. Lorsque le nouveau prêtre éleva la sainte hostie. « Un ange, sous la figure d'une jeune homme, apparut
« au-dessus de l'autel. Il estoit vêtu d'une robe blanche
« avec une croix rouge et bleue sur sa poitrine. Il avait les

(1) Les trois saints logeaient ensemble au couvent de Sainte-Eulalie à Barcelone.

« bras croisés et ses mains posées sur deux captifs, comme
« s'il eust voulu faire l'échange (1). »

Les frères de la Merci, fondés par un noble, étaient donc inférieurs aux Mathurins, qui avaient eu la visite d'un ange. Les Mercedaires trouvèrent mieux et, pour avoir la prépondérance, ils créèrent la légende de la vision de la Vierge, mère du Christ. Non seulement, Pierre de Nolasque eut cette visite, mais encore la Vierge Marie apparut le même jour au roi d'Aragon. Elle leur découvrit, à tous deux dans la nuit du 1^{er} août 1218, le mystère de la Rédemption.

Le P. Latomy (2) raconte même que la Vierge, « en cette
« visite, confirma fort ce gentilhomme en ses bons propos,
« lui faisant entendre combien Dieu les agréait... » Il rap-
porte, même, comme si lui-même l'avait entendu, ce dia-
logue entre la Sainte et Pierre de Nolasque. « Et pourtant,
« ajouta-t-elle, je veux que vous établissiez et donniez
« commencement à un ordre de religion qui sera fondé
« aux fins de redimer les chrestiens et sera appelé de
« nostre Dame de la Mercy, pour la miséricorde qu'ils
« reçoivent et recevront des religieux d'iceluy en leur
« Rédemption qu'ils feront bien souvent aux despens de
« leur sang et vie. Ne doutez point, dit-elle encor, de l'as-
« sistance de mon cher Fils et mienne, qui ne vous man-
« quera jamais en faveur d'une œuvre tant héroïque

(1) Hélyot, tome II, p. 310.

(2) Latomy, p. 32 et suiv.

Giry, *Vie des Saints*, tome I, p. 429 et suiv.

Alonso-Ramon, *Historia de la Merced* : La Vierge apparaît, accompagnée d'un grand nombre de demoiselles très belles. Pour Nolasque, la Vierge Marie est entourée de personnes vénérables vêtues d'habits resplendissants, Tome I, p. 45-b.

— « Mais, qui estes-vous (dit le sage Nolasco), qui
« m'exhortez à l'entreprise d'une chose de si grand mérite
« et si acceptable à Dieu ?

« — Je suis, (respond la Vierge Marie) celle dans les
« flancs de laquelle le fils de Dieu a pris chair et s'est fait
« homme, pour reconcilier le genre humain avec son père.
« Je suis celle-là à laquelle le juste Siméon dit (lorsque je
« présente mon fils au temple) — *Ecce positus est hic in*
« *ruinam et in resurrectionem multorum in Israël et in*
« *signum, cui contradicetur.* — Que le rédempteur de nos
« âmes, Jesus-Christ, estait mis pour la ruine et pour la
« résurrection de plusieurs en Israël et pour signe auquel
« on contredira. Et scachez que c'est la volonté de Dieu,
« qu'un tel ordre se fonde et s'establisce en mon honneur,
« les professeurs et religieux duquel feront à l'initation de
« mon Fils, pour la ruine et pour la redemption de plu-
« sieurs entre les chrestiens, et pour signe auquel on con-
« tredira. Prends seulement courage et ne doute aucune-
« ment que cette vision ne doit celeste, et que cette révéla-
« tion ne te soit faicte par la divine providence et par la
« volonté de Dieu ».

Les Frères de La Sainte Trinité étaient donc dépassés, et
comme ledit le Père Auvry : « Si Dieu s'est servy d'un ange
« pour faire connaître sa volonté touchant l'institution de
« l'ordre de la Sainte-Trinité, il a donné commission à la
« Sainte Vierge mesme pour découvrir ses desseins de l'éta-
« blissement de la religion de la Mercy ! (1) »

(1) Auvry, *Miroir de la charité chrétienne*, p. 12.

Les Frères de la Merci, (1) ne signalent que deux visions. Une au roi d'Aragon et l'autre à saint Pierre Nolasque. Le

Père Latomy (2), est beaucoup plus large car, dit-il. « La
« vierge voulant qu'une vérité de si grande importance
« fût affirmée par le témoignage suffisant de trois notables
« personnes, comme estoit le Roy et notre premier Père,
« apparut encore pour le même faict à saint Raymond. »

Ce Raymond de Pennaforte était un Dominicain, confesseur du roi, principal du Chapitre de Barcelone et grand-vicaire de l'évêque. Il y eut une conférence avec ce dernier, qui était alors Béranger de la Palu. Nolasque et treize gentils-hommes firent une retraite d'une semaine. Le roi décida que l'ordre nouveau serait définitivement consacré, le jour de la saint Laurent, à l'église de Sainte-Croix de Jérusalem. Ceci se passait en 1218.

Il y eut, au jour désigné, un grand concours de peuple. La foule accourut de toute part. Après la messe, « l'on fit
« une solennelle procession en action de grâces, en laquelle les larmes et les cris d'allégresse résonnaient plus
« que les hauts-bois et la musique (3) ». La chaire fut occupée par Raymond de Pennaforte. Après la prédication, l'évêque de Barcelone, assisté du roi Jacques d'Aragon

(1) *Histoire de l'ordre*, p. 62.

(2) *Latomy*, p. 34. *Bernard de Vargas*, op. laud., p. 39. *Giry*, *Vie des Saints*. Ceci du reste a été confirmé par une bulle du pape Clément VIII en 1601. L'auteur du *Récit de la fondation de l'ordre*, p. 25, est du même avis que Latomy « La reine des anges, le 1^{er} jour d'août, révéla à trois personnes fort recommandables, l'institution de l'ordre sacré des religieux de la Merci et voulut que Pierre Nolasque en fût la pierre fondamentale. » *Alonso Remon*, op. laud., p. 17 et 45.

(3) *Latomy*, op. laud., p. 37.

et de son confesseur, remit au bienheureux Pierre de Nolasque l'habit de son ordre, qui était tout blanc en l'honneur de sa fondatrice spirituelle. Jacques leur permit de placer sur la blancheur de l'étoffe les armes d'Aragon ; qui étaient de gueules à trois pales d'or. L'évêque de Barcelone ne voulut pas rester en arrière et leur fit ajouter en chef la croix d'argent sur champ de gueules qui était le blason de son église.

L'ordre ne fut pas confirmé de suite. Grégoire IX l'approuva le 17 janvier 1230, onze ans après, et le mit sous la règle de saint Augustin.

CHAPITRE II

(a) Les Règles et les Ordres qui s'y rattachent

L'ordre des Frères de Notre-Dame de la Merci, qui venait d'être fondé en 1218, était un ordre militaire.

Cela ne veut pas dire qu'il était composé essentiellement de chevaliers armés ou de preux guerriers. On donnait alors ce nom « *militaire* » à tout ordre religieux mis sous le patronage d'un suzerain quelconque ou, mieux encore, fondé par un roi. Tel était le cas pour les Mercedaires, et Jacques d'Aragon leur donna lui-même ce titre (1).

Il y eut à cela aussi une autre raison. On a fait coutume de baptiser ainsi tout ordre qui, en plus des charges communes aux autres congrégations, charges en somme toutes spirituelles, avait aussi des charges extérieures, étrangères en quelque sorte à la vie contemplative. Pour les Frères de Notre-Dame de la Merci, cette fonction était de se dévouer et de se consacrer au rachat des chrétiens captifs et par cela même en danger de reniement.

Cette séparation entre la vie spirituelle et la vie active amena dès le début une conséquence logique. Tous les membres de l'ordre ne pouvaient pratiquer ces deux for-

(1) Les chevaliers laïques qui y entraient s'engageaient aussi à défendre leur foi par la force des armes, et à repousser les attaques des infidèles.

mes de la règle. Il se forma donc deux sortes de frères ou chevaliers. Les frères ou *chevaliers laïques*, et les frères ou *chevaliers prêtres*. Comme leur titre l'indique, ces derniers se consacrèrent uniquement aux devoirs intérieurs et spirituels. Ils étaient chargés de prêcher, de confesser, de dire la messe; etc... Tandis que les frères laïques, s'employaient aux choses extérieures et à la vie active.

Les charges furent, dès le début, réparties entre ces deux catégories de chevaliers. Malheureusement les frères prêtres ne tardèrent pas à être les plus nombreux, alors que le nombre des laïques diminuait tellement que, un siècle après la fondation de l'ordre, ils avaient complètement disparus.

Que devinrent-ils? — Nous n'avons rien de précis sur ce détail de l'existence des chevaliers laïques, la question est donc encore bien obscure. Nous trouverions peut-être mention de leur passage dans l'histoire ecclésiastique du royaume d'Aragon.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, vers 1308, l'ordre fut fortement troublé au sujet de l'élection d'un supérieur.

Depuis leur fondation, les Mercedaires avaient eu à leur tête un général ou commandeur laïque. Comme le nombre des chevaliers diminuait, alors que celui des prêtres augmentait notablement, il arriva que ces derniers ne voulurent plus d'un laïque comme supérieur. Ils exigeaient que le commandeur fût pris dans leurs rangs. La question fut soumise au pape. Clement V, alors pontife, ne s'occupapas le moins du monde de cette petite querelle de moines.

Dix ans après seulement, son successeur trancha le différent en faveur des frères prêtres.

Les chevaliers mécontents se séparèrent de leurs frères. Peut-être quelques-uns profitèrent-ils de la création de l'ordre militaire de Montèse, que le roi d'Aragon venait de fonder, pour changer en rouge la croix blanche des Frères de la Merci (1).

Tous les chevaliers ne quittèrent cependant pas les autres Mercedaires. Certains restèrent, mais changèrent la règle de saint Augustin contre celle de saint Benoît. Les Frères de Notre-Dame de la Merci étaient en effet placés sous les constitutions des Augustins, en vertu d'une bulle de Grégoire IX. Cela ne veut pas dire qu'ils se soumirent à toutes les règles de cet ordre. Le pape leur avait donné des statuts tout faits; mais comme, d'après le Concile de Latran, on ne pouvait ajouter des articles nouveaux aux règlements déjà formulés, les Mercedaires furent rangés pour la forme seulement sous le régime des Augustins.

Cependant, à mesure que les circonstances l'exigeaient, les Chapitres généraux promulguèrent des règlements, qui étaient alors consignés dans les procès-verbaux. Au milieu du *xvii^e* siècle, on réunit tous ces décrets en un seul corps,

(1) L'ordre de Montèse avait été institué pour prendre la place des Templiers. Les chevaliers s'engageaient à combattre les Maures. Clément V, voulait réunir les biens des Templiers à ceux des Hospitaliers, mais Jacques d'Aragon réclama pour l'Espagne, et le successeur de Clément, Jean XXII, lança une bulle par laquelle les Montésins devinrent seuls héritiers des Templiers. Jacques leur donna Montèse pour place forte. De là leur nom. Les premiers chevaliers de cet ordre furent seize frères de l'ordre de Calatrava. Les rois d'Espagne étaient les administrateurs perpétuels de l'ordre de Montèse.

Hélyot, *Dictionnaire des ordres religieux*, tome II, p. 1079, et suiv.

que le pape Alexandre VII approuva. Ce recueil fut imprimé en 1674 et eut une autre édition en 1692. En 1743, il ne restait plus un seul de ces volumes. Le Chapitre général de cette année, après avoir changé et modifié certains articles, en ordonna la réimpression. C'est cette nouvelle édition de 1743, qui fut admise par tous les Mercedaires. Le pouvoir civil ne la reconnut pas, car certains articles, faits par des Espagnols, ne pouvaient s'appliquer à des moines français.

Il y avait dans ces règles, non seulement les trois vœux principaux, d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, mais en outre, un nouvel article qui distingua les Mercedaires de toutes les autres congrégations et qui fit leur originalité. Ce vœu était contenu dans les paroles que le novice prononçait lors de son entrée dans l'ordre : « *Et in Sarra-
cenorum protestate in pignus (si necesse fuerit ad re-
demptionem Christi fidelium) detentus manebo.* »

Cette règle nouvelle était donc que le Frère rédempteur, s'engageait à donner tous ses biens pour le rachat d'un chrétien, prisonnier des Infidèles, et même, lorsque la somme nécessaire manquait pour cette rédemption, il devait s'offrir en rançon et rester captif au lieu et place de l'esclave.

A part ce vœu, les constitutions de l'ordre étaient semblables à celles des autres. Ils avaient le droit de prêcher, de confesser, de dire la messe, de visiter et d'assister les malades et les mourants. Ils étaient obligés de vivre en commun, de ne manger de la viande que le dimanche, et deux jours en semaine. En plus, il leur était défendu de coucher dans des draps et de porter une chemise.

Le matin et le soir, pendant une demi-heure, ils devaient se réunir pour méditer en commun. On poussa l'usage de la discipline, en Espagne surtout, jusqu'à l'appliquer, non seulement en particulier mais en commun, au réfectoire et même à l'église.

En 1220, au chapitre général qui se tint à Barcelone dans le palais du roi, on fixa la manière dont les frères devaient faire les quêtes. On décida que les chevaliers laïques devaient accompagner les frères prêtres lorsque ceux-ci allaient prêcher. La prédication devait rouler surtout sur les devoirs de la piété chrétienne, et spécialement sur l'aumône qui était le plus grand et le plus excellent. C'est dans ce chapitre également que fut arrêté définitivement le but de l'ordre qui était de se livrer comme otage, dans les rédemptions.

L'ordre n'ayant pas une constitution spéciale, réunit dans ses règlements des pratiques très variées, celles des moines ordinaires, ou des chanoines réguliers par exemple mais aussi celles des ordres mendiants. Ces dernières vinrent surtout de la pauvreté des Mercedaires. N'ayant que très peu de revenus, ils vivaient péniblement, manquant la plupart du temps du nécessaire; de sorte que le pape Benoît XIII, leur donna la permission de mendier, non seulement pour les captifs, comme ils l'avaient fait jusqu'alors, mais aussi pour eux-mêmes. Malheureusement, ce qui était à prévoir finit par se produire. Les Mercedaires oublièrent complètement le rachat des esclaves, et ne quêtèrent plus que pour leur existence. Les supérieurs se servirent quelquefois de l'argent des caisses de rachat pour subvenir à leur entretien.

Tout cela n'empêcha pas les Frères de la Merci, de croire leur ordre supérieur à tous les autres. Ils s'employèrent à faire reconnaître cette priorité par les autorités ecclésiastiques. Ils arrivèrent à leurs fins.

Des bulles de Martin V, de Calixte III, en 1606, interdisent à un frère Mercedaire de changer d'ordre sans une autorisation et une dispense expresse du Souverain-Pontife. Du moment que l'ordre était supérieur à ses rivaux, un religieux ne pouvait évidemment pas passer d'une règle à une autre inférieure. Par contre, dans ces mêmes bulles, les papes acceptent parfaitement le changement d'un ordre quelconque pour celui des Mercedaires. Alexandre IV fait mieux, il leur donne le même pouvoir qu'à ses légats. Lorsqu'ils sont en rédemption, les religieux de l'ordre militaire de Notre-Dame de la Merci peuvent absoudre les esclaves dans tous les cas, et, comme le Pape lui-même, ils ont le droit de commuer toute sorte de vœux.

Clément VII, dans la bulle du 23 juillet 1529, leur donne un certain nombre d'indulgences. Elles sont la propriété propre des Rédempteurs, et nul ne peut les prêcher, sans l'autorisation du Général de l'ordre. Il en est de même pour le droit de quête qui était seul réservé aux Mercedaires.

(b) *La Réforme et les Tiers Ordres.*

Les règlements ne tardèrent pas à se relâcher. Les mœurs monastiques n'étaient plus aussi sévères. Dans tous les ordres du reste, nous trouvons cette même période de relâchement. Dans celui de Notre-Dame de la Merci, l'élec-

tion d'un général prêtre qui venait de se produire pour la première fois marque le commencement de cet état de choses. Le roi d'Aragon, Philippe II, en fut alarmé, et demanda conseil au pape qui nomma des commissaires apostoliques pour visiter tous les couvents et les maisons des Mercedaires. Cette inspection dura cinq ans. Elle eut pour conséquence, au chapitre général de Guadalajara en 1574, l'élection *temporaire*, d'un général (1). François de Torres fut élu pour six ans seulement. On étendit la même mesure aux commandeurs des couvents qui ne furent plus nommés que pour trois années.

Malgré cet essai, les dérèglements continuèrent, si bien, que, vers 1603, les frères Jean-Baptiste Gonzalès du Saint-Sacrement et Jean de Saint-Joseph, entreprirent une nouvelle réforme avec l'approbation du pape Clément VIII (2). Comme il arrive toujours en pareil cas, les anciens règlements furent remis en vigueur et appliqués avec la dernière rigueur.

Les religieux furent soumis à la retraite la plus absolue, on leur imposa le plus profond recueillement. Enfin, les vœux de pauvreté et d'abstinence furent imposés très durement. On les obligea même à marcher pieds nus.

On eut ainsi la confrérie des *Frères déchaussés de Notre-Dame de la Merci*, elle dépendait d'un vicaire général, soumis au commandeur de l'ordre entier. Le premier

(1) Jusqu'à cette époque le généralat était à vie.

(2) Le général de l'ordre, le P. Alphonse de Monroy, rattacha 7 couvents à l'étroite observance; le principal était celui de Hueta, lieu de naissance du P. Gonzalès (né le 8 février 1553).

général fut le Père Barthélemy Delcala, religieux de l'ordre de Saint-Jérôme. On permit aux religieux de ce dernier ordre de se ranger sous les règlements des Frères de la Merci, et de prendre leur habit. La comtesse de Castellar(1), les appuya fortement, leur fit construire deux couvents et les dota. Les statuts furent approuvés en 1603 au chapitre général de Guadalajara.

Ils arrivèrent à former deux provinces; l'une composée de l'Italie et de la Sicile, et l'autre, en Espagne, plus connue sous le nom de Saint-Raymond.

En octobre 1658, le chapitre général tenu à Huesca, en Espagne, réforma de nouveau les constitutions de l'ordre. Les nouveaux statuts furent confirmés en décembre 1662 par une bulle du pape Alexandre VI.

Comme pour les autres ordres militaires, une congrégation de femmes s'était greffée sur celui des Mercedaires. Elle se forma à Barcelone en 1265. Deux veuves nobles de cette ville, *Isabelle Berti* et *Eulalie Pins*, résolurent de se retirer du monde et, avec quelques jeunes filles qui avaient le même désir, elles s'établirent dans une maison proche du couvent des Frères de Notre-Dame de la Merci. Un des religieux de cette congrégation, le Père Bernard de Corbarie, en fut le confesseur. Il proposa au général Guillaume de Bas de fonder un tiers ordre de femmes, avec l'habit des Rédempteurs. L'autorisation accordée, la prise d'habit eut lieu le jour de l'Annonciation. Ce fut le *Tiers Ordre de*

(1) Béatrix Ramirez de Mendoza, comtesse de Castellar fit bâtir une première maison à Vino près de Séville et une autre à Almorayna, à quelques lieues de Gibraltar.

Notre-Dame de la Merci (1). Les religieuses se contentaient des vœux simples et s'occupaient surtout des pauvres, des malades, et de toutes sortes d'œuvres charitables.

Enfin, en 1565, le Père Antonio Velasco réforma ce dernier ordre et fonda à Séville la confrérie des *Filles déchaussées de Notre-Dame de la Merci* (2). Cette réforme eut lieu, vers la même date que celle des religieux. Les premières religieuses furent, Marie Capata, Béatrix de las Rœlas et Françoise Martel. La congrégation déchaussée fut reconnue par le pape Pie IV par une bulle du mois de mai 1568. La mère Clémence de la Sainte-Trinité (3), fut appelée en 1603 à créer le premier couvent à Lora. Plusieurs maisons se fondèrent par la suite dans cette même ville; ainsi qu'à Séville et à Madrid (4). D'autres couvents s'élevèrent également à Fuentès, à Arcos, à Marchéna, à Aisa en Andalousie, à Toro et Sanjago en Castille.

Les règles de cette nouvelle congrégation étaient plus dures et les vœux plus sérieux. A ceux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, ces filles ajoutèrent, comme l'ordre majeur, le quatrième vœu de donner tous leurs biens pour le rachat des captifs.

Ce tiers ordre de femmes ne se répondait guère en dehors de l'Espagne.

(1) La sœur Sainte-Marie du Bon-Secours, morte en 1281, en fut la première supérieure (Alonso Remon, *Historia de la Merced*, Tome IV. Livre XV).

(2) On appelait aussi l'ordre : *Le Tiers Ordre des filles déchaussées de Notre-Dame de la Merci* ou de la *Recollection*.

(3) La vie de cette sainte se trouve dans Alonso Remon (*Historia de la Merced*, tome II., p. 232 et suiv.).

(4) Un couvent de Madrid fut fondé en 1635 par Philippe IV, roi d'Espagne, en l'honneur de l'Immaculée Conception).

Les frères laïques ayant à peu près disparu de l'ordre, il y eut des *frères quêteurs*, des *frères lais* et des *frères clercs*.

De bonne heure, des collèges furent annexés aux couvents. Nous en voyons quatre dès le début à Barcelone, à Huesca, à Valence et à Montpellier. Plus tard, en 1515, un autre fut créé à Paris.

Les frères de la Merci n'eurent jamais la réputation d'être des savants ou des érudits. On leur reprocha toujours leur peu de science; quelques-uns ne savaient même pas lire. Il y en eut cependant à Bordeaux, Montpellier et Paris, qui furent remarquables à tous les points de vue, et qui illustrèrent l'ordre par leur savoir.

Vers 1660, la communauté parisienne des Mercedaires, voulut se rendre indépendante des provinces du Midi. Une bulle du cardinal de Vendôme, légat *a latere*, du 7 juin 1668, réussit à l'ériger en nouvelle congrégation. Le roi en donna les lettres patentes, le 31 décembre 1668.

CHAPITRE III

Les Provinces et les Couvents

(a) Les Provinces

Nolasque et les treize gentilshommes devaient avoir une maison à eux, où ils pourraient vivre en commun. Le roi Jacques, qui tenait Pierre en haute estime, lui offrit la moitié de son palais. En effet, derrière la résidence royale, se trouvait un ancien hospice avec une chapelle abandonnée depuis fort longtemps. C'était l'*Hôpital des Pèlerins*, fondé par Guitardo. Le comte de Barcelone, Don Ramon Béranger, 1^{er} du nom et son épouse Isabelle, avaient réédifié et augmenté cette maison en 1045. Elle communiquait avec le palais par une porte qui fut murée en 1130, sous le comte Ramon Béranger III. Les compagnons de Nolasque y restèrent environ quatorze années. Ce ne fut que vers 1232 ou 1234 qu'on leur affecta l'église de Sainte-Eulalie.

L'hôpital des Pèlerins, propriété de l'ordre de Notre-Dame de la Merci jusqu'en 1821 ou 1822, époque où il fut vendu par le gouvernement, servait au tribunal du Saint-Office.

Le couvent de Sainte Eulalie, fut le premier digne de ce

nom. A l'église fut joint un hôpital pour les esclaves rachetés, grâce aux libéralités du comte de Plegamans, ami de Nolasque.

Le 29 avril 1249. L'évêque de Barcelone, autorisa les Frères de la Merci à bâtir une église, qui fut appelée; « *Eglise de la Sainte Vierge Marie et de Sainte Eulalie.* » Elle avait, entre autres particularités, une image de la Vierge, qui resta en grande vénération, et à laquelle furent attachées de nombreuses indulgences. Une autre chapelle commencée dans cette même ville en 1765 fut bénie le 9 septembre 1775.

On construisit également un autre couvent. Comme la congrégation augmentait sans cesse, des maisons furent fondées successivement dans chacune des grandes villes de Castille ou d'Aragon. En 1256, à la mort du fondateur Pierre de Nolasque, l'ordre des Mercedaires était déjà si considérable qu'on le partagea en deux provinces; celle de Castille et celle d'Aragon.

Enfin, lorsque les Maures furent chassés des Etats qu'ils possédaient encore, on ajouta deux provinces nouvelles, celle de Valence et celle d'Andalousie (1).

L'ordre se répandit très vite en dehors des royaumes espagnols, de la Sardaigne et de l'Ile Majorque. Il se

(1) Les principaux couvents d'Espagne, étaient ceux de Madrid et de Barcelone, puis les maisons de Huesca, Oliva, Orihuela, Olmedo, Murcie, Saragosse, Gironne, Valence, Tolède, Burgos, Cordoue, Ommatéo, Montforto, Daroca, Ségovie, Valladolid, Grenade, Lora, Malaga, Jaën, Pampelune, Tarazona, Xérez, Ronda, Puig, Calatayud, Cazorla. Dans quelques-unes de ces villes; Madrid, Barcelone, se trouvaient plusieurs couvent, A Séville, entre autres, le couvent de Monjas, connu sous le nom de l'Assomption, avait été fondé au milieu du xvre siècle. Il y avait également des maisons à Palma dans l'Ile de Majorque, et à Oran, en Algérie.

forma une province italienne qui comprenait l'Italie surtout le nord et toute la Sicile (1).

De bonne heure aussi, les Mercedaires étaient venus s'établir dans le Midi de la France ; à Toulouse et Montpellier. Il paraîtrait que Nolasque lui-même a fondé une ou deux maisons en Provence. Le nombre de ces couvents augmentant en Guyenne, dans le Languedoc et le Roussillon, cette partie de notre pays fut considérée comme une province distincte.

Enfin, l'ordre ne se cantonna pas seulement en Europe. A la suite de Christophe Colomb, des Pères de Notre-Dame de la Merci passèrent les mers pour se dévouer au sort de ces peuplades sauvages que les Espagnols venaient d'asservir (2). Ils parvinrent à fonder huit nouvelles provinces en Amérique (3). Ce sont : *Saint-Dominique* composé de

(1) Il y avait un monastère à Palerme, plusieurs en Sardaigne, un à Naples, fondé en 1442 sous le nom de Sancta Maria de la Paz de la Merced. Enfin au XVIII^e siècle, nous dit Hélyot (*Dict. des O. Rel.*, tome II, p. 949), il y avait trois maisons mercedaires à Rome. La première appelée Saint-André *in Campo Vaccino*, et les deux autres affectées aux religieux déshautés, une de Saint-Jean *in Campo Marzio*, l'autre de Sainte-Marie *in Monterone*.

(2) Les Dominicains et les Franciscains revendiquent l'honneur d'avoir fourni un des leurs, comme aumônier de la flotte de Christophe Colomb. Les Frères de la Merci sont parvenus à faire établir que ce religieux était un Mercedaire (Alonso Remon, *Histoire de la Merced*, tome III, p. 89).

(3) C'est sous Cortès que le premier couvent mexicain fut fondé par le Père Bartholomé de Omeldo. En général les Mercedaires ont été les premiers fondateurs de couvents dans la Nouvelle-Espagne. Ceux du Pérou, de Lima entre autres, furent ouverts dès 1520. Puis vinrent, successivement après, différentes maisons parmi lesquelles, Quito, Trujillo, Charcas ou La Plata, Mexico, Puebla, Guajacan, Colima, Valladolid, Guatemala, Saint-Michel de Castille, Sonsonate, Saint-Thomas, Grenade, Léon, Ostuncalco, Hilco, Tenco, Renaco, Chuculteca, Proculteca, Cayaltépeque, Guardadios et, dans l'île de Saint-Domingue, celui de la capitale et ceux de Santa-Cruz de la Vega, de Puerto del Principe à Cuba, et en 1632 le couvent de Guibuci.

sept couvents, *Lima*, avec quatorze maisons et plus de dix-huit paroisses; *Guatemala*, avec soixante-deux cures et dix-neuf monastères; *Mexique* avec douze couvents, dont l'un avait plus de cent-vingt religieux; *Cusco*, avec treize maisons et dix-huit paroisses; *Quito* avec dix-neuf cures et cinq monastères enfin le *Chili* avec sept couvents et neuf autres dans la province de *Tucuman*.

L'ordre a encore plusieurs maisons au Brésil, où les Mercedaires desservent la plus grande partie des paroisses.

(b) *Les Couvents Français*

(1) L'ancienne Province

Nous avons déjà dit que, de bonne heure, des maisons de Rédempteurs furent fondées dans le Midi de la France. Cela se comprend aisément, car le roi d'Aragon était encore seigneur de Montpellier et, de plus saint Louis qui connut Pierre Nolasque, qui peu de temps avant sa mort devait suivre le bon roi de France dans une de ses croisades, encouragea fortement l'ordre naissant. Il y eut donc des maisons dans les diocèses de Toulouse, Carcassonne, Perpignan, Montpellier, Marseille, Comminges, Auch, Cahors, Bordeaux, Toulon, Aix, Senez, Saint-Papoul et Rodez. On compta jusqu'à dix-sept couvents. Il y en eut aussi deux autres à Paris et un à Chenoise dans le diocèse de Sens. En 1779, la province française avait cent-vingt religieux. La première maison fondée dans le Languedoc est celle de Montpellier. Les Mer-

cedaires arrivèrent dans cette ville entre 1218 et 1230. Sur cette fondation nous n'avons que deux documents, une bulle de Grégoire IX et une donation du général Guillaume de Bas en 1247 pour l'achèvement des travaux de construction.

Celui de Toulouse fut fondé sous saint Louis en 1257, comme Hauterive dans le même diocèse et la maison de Carcassonne. Au commencement du xiii^e siècle, Malleville, dans le diocèse de Rodez, et Perpignan reçurent des communautés Mercedaires, ainsi qu'Aurignac, Salies et Risles dans le diocèse d'Auch. Le couvent de Cahors fut fondé en 1429, par M. de Cazellis, et celui de Bordeaux en 1320. Les Frères de la Merci vinrent s'établir ensuite à Marseille dès 1518, à Castellane dans le diocèse de Senez en 1663, au Mas-Saintes-Puelles en 1674, à Aix en 1688. Ils achetaient, le 24 décembre 1537, une maison à Béziers pour y fonder une communauté. Celle de Toulon, ruinée en 1707 pendant le siège de la ville par les armées du prince Eugène et du duc de Savoie, fut relevée en 1720 devant la fontaine de la Pyramide.

L'évêque de Nantes, Gilles de la Baume le Blanc, avait fondé en 1672, un couvent Mercedaire dans sa ville à l'endroit dit « l'Hermitage de Saint-Similien, sur les Hauts-Pavés » à la suite du vœu des États assemblés en 1663. Le roi refusa les lettres patentes, et la maison fut fermée quelques années après.

(b) — La Congrégation de Paris

Cette congrégation de Paris possédait trois couvents, un à Chenoise près de Provins dans le diocèse de Sens, et

deux autres à Paris. Elles avaient ensemble vingt-quatre religieux.

La maison la plus ancienne est le collège qui se trouvait *rue des Sept-Voies*, à la montagne Sainte-Genève. C'était plutôt une auberge qu'un monastère. Il avait été fondé en mai 1515 (1) dans une dépendance de l'hôtel d'Albret. La maison de la *rue du Chaume*, au Marais, avait dix-neuf moines. Elle fut fondée dans l'ancienne église des de Bracque (2), dans la rue du même nom, à côté de l'hôtel de Guise (3). Les Mercedaires en prirent possession le 1^{er} septembre 1613 (4). On y envoya immédiatement six religieux, les PP. Dupuy, Caster et Fouque, et les Fr. Landereau, Etienne Crozat et François Faure qui sortaient des couvents de Toulouse et de Bordeaux. Etienne Crozat fut nommé commandeur. Dans l'église,

(1) Dans le registre capitulaire de l'ordre de Notre-Dame de la Merci, on nous rapporte que le collège fut fondé au Mont-Saint-Hilaire par le très-haut et très-puissant seigneur Allain d'Albret, et plusieurs autres.

Ils avaient remarqué que l'ordre des Mercedaires n'était pas représenté dans la capitale. La maison et le terrain leur furent donc donnés le 15 mai 1515. Au commencement du XVII^e siècle le collège était dans un triste état de délabrement. Le 10 mars 1606, l'évêque de Paris donne au prieur du couvent la permission de quêter dans les paroisses et autres églises de Paris pour faire réparer l'église et les autres bâtiments.

Arch. Nat., LL. registre capitulaire 1651-1678. ff. 331 ss., S. 4285 ss.

Hélyot, dans son *Dictionnaire des Ordres religieux*, place la fondation du collège de la rue des Sept-Voies en 1250, par Allain d'Albret également. Voir abbé Lebeuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, éd. Cocheris, t. II, pp. 320 et 482.

(2) Fondée en 1348. sur le terrain d'un ancien hôpital.

(3) L'hôtel de Guise, est dans la rue des Archives en face de la rue de Bracque. — Cette rue existe encore. Elle va de la rue du Temple à la rue des Archives. C'est au n° 45 de cette dernière rue que se trouve la plaque commémorative avec ces mots ; « Ancien Monastère des Frères de la Merci, reconstruit de 1727 à 1731. Godeau architecte ». — *Arch. Nat.*, S. 4285.

(4) Comme l'église tombait en ruine, on en rebâtit une autre en 1630.

le grand autel, orné de deux statues de Pierre Nolasque et Raimond Nonat par François Auguier était sur la rue du Chaume.

Elle fut construite, avec les deux clochers, par l'architecte Pierre Cottard, le portail ne fut terminé qu'au xviii^e siècle par Boffraud. Il y avait quatre chapelles des deux côtés.

Avant que le couvent de Braque fût installé, on avait fondé un cours de philosophie. Le premier lecteur nommé fut le P. Pierre Caster, Commingeois, conventuel de Bordeaux, qui commença son cours le 1^{er} mai 1613.

La maison de *Chenoise* fut fondée peu après les deux de Paris vers 1615. Au chapitre provincial, tenu à Toulouse en mai 1615, on examina la question de cette fondation, car M. de Chenoise offrait aux mercedaires l'hospitalité dans ces terres. Pendant un bon siècle, les affaires de ce couvent marchèrent assez bien, mais, vers le milieu du xviii^e siècle, les religieux de la Merci ne pouvaient plus vivre ; leurs biens ne rapportaient plus rien. Ils étaient obligés d'emprunter autour d'eux si bien que ne pouvant suffir aux demandes de leurs créanciers, ils obtinrent l'autorisation de vendre leur maison et leurs terres. Les mercedaires de Paris étaient du reste dans le même cas (1).

Ce qui contribua beaucoup à la formation d'une communauté de frères de Notre-Dame de la Merci, ce fut la protection de la reine régente. Celle-ci, en effet, s'occupa

(1) Arch. Nat. G 9, 522. Lettre du 27 mars 1773.

de l'achat de l'église de Braque et s'intéressa toujours au sort des mercedaires. C'est ainsi qu'elle vint le 2 février 1614, écouter la messe et les offices dans cette chapelle nouvellement affectée. Les religieux furent aussi honorés de la visite de Madame, sœur du roi, et future princesse d'Espagne. Elle poussa la bonté pour eux, jusqu'à vouloir faire sa première communion dans leur église, et à la recevoir des mains du P. Delapaux son premier aumônier. Cela se passait le premier mai 1614, jour de Pentecôte.

En 1615, la reine régente voulut bien servir de mère à un jeune clerc qui entra dans l'ordre de la Merci et assista ainsi à la première messe de Gabriel Cheuvier.

Cependant, les mercedaires de Paris eurent bientôt des difficultés avec leurs frères de Provence. Ils décidèrent de se séparer d'eux en fondant une congrégation à part dans l'ordre de Notre-Dame de la Merci. Il y eut toute une procédure. Les religieux de Provence réclamèrent, si bien que le Parlement de Paris, par un arrêt en date du 12 août 1667, nomma quatre commissaires pour donner leur avis sur les appellations de « comme d'abus » et sur les prétentions respectives des religieux. Le P. François-Jean Senault, supérieur général de la congrégation des prêtres de l'Oratoire, Don Cosme de Saint-Michel, abbé des Feuillants et supérieur général de cette congrégation, fr. Jean Joüaud, abbé de l'abbaye de Prières et visiteur dans l'ordre des Cîteaux, enfin Pierre Lalemant, prieur de l'abbaye de Sainte-Geneviève et chancelier de l'Université, furent nommés à cet effet. Ils conclurent à la séparation. Le

cardinal de Vendôme, légat *a latere*, lança une bulle, le 7 juin 1668, décrétant l'érection d'une nouvelle congrégation. Un acte d'opposition fut fait à l'enregistrement de cette bulle le 21 décembre, mais le 31 du même mois, le roi accorda les lettres patentes. Diverses procurations furent données pour en empêcher l'exécution les 20 et 27 février 1669 et le 23 janvier 1670. Mais le pape Clément X confirma la chose par une bulle en 1672.

Les deux couvents de Paris et celui de Chenoise, indépendants de ceux de Provence, Guyenne, Languedoc et Roussillon, étaient régis par un vicaire général, soumis au général de l'ordre (1). C'est alors que le Chapitre de la congrégation fit un règlement de trente-quatre articles spéciaux aux couvents de la congrégation en 1744. Ces statuts ne furent jamais bien suivis, car les religieux avaient une très mauvaise réputation. Nous possédons une lettre de l'r. Piales, chargé d'un rapport sur la situation de l'ordre en France, et qui, quoiqu'écrite avec partialité, a cependant une certaine valeur. Il dit à son évêque. « La
« maison de Paris est la plus dérangée de la ville. Les reli-
« gieux ne font pas de lectures au réfectoire, il n'y a point
« de prières, point de méditations, de sorte que les règle-
« ments de 1744 sont restés sans exécution. Sur vingt reli-
« gieux, il y a trois ou quatre honnêtes gens, quatre sont
« douteux, et tous les autres ivrognes et quelque chose de
« pis. Les supérieurs sont ineptes et sans autorité. Ils sont
« insultés par leurs inférieurs qui sont d'un caractère vio-
« lent. Souvent il arrive des batteries et autres scandales

(1), Bibl. nat., manusc. lat. 17054.

« au réfectoire et ailleurs. Tout le quartier le sait. Il faudrait
« faire subir la peine des galères à quelques-uns, comme
« les constitutions le veulent. Pour le collège de la rue des
« Sept-Voies, j'ai dit que c'était une honnête auberge,
« mais c'est au contraire le refuge d'une quantité de
« sujets exclus des séminaires, ou déserteurs des diffé-
« rents ordres religieux. Il n'y a aucune règle. Je le con-
« nais d'autant plus que j'y suis resté quatre ans. (1) »

Non content de livrer des lettres patentes le roi écrivit
au P. Barthélemy Laplaque, provincial du Chapitre de
Guyenne, tenu en mai 1672 à Bordeaux, et aux religieux

(1) Lettre de Piales. Paris, le 10 avril 1769. *Arch. Nat.*, G. 9, 522.

Il est curieux de citer quelques pages des *délibérations capitulaires* relatives à la conduite des frères.

a). Par arrêt du chapitre du 27 octobre 1755, le père Jacques Houllier vicaire général à Paris, qui avait ordonné au sieur Guillaume Minard commandeur de la maison de Chenoise, absent depuis le 4 du mois de juin, de comparaître pour dernier délai le 1^{er} août devant le Conseil pour rendre compte de son administration et, celui-ci n'ayant pas comparu au terme fixé, un nouveau délai de trois mois lui ayant été accordé; déclare le P. Guillaume déchu de sa qualité de supérieur de la maison de Chenoise. Ce prêtre, conventuel au Marais fit une fuite du 6 juin 1755 au 20 janvier 1756 et accusé de malversations et de dissipation prouvées par les ventes qu'il a faites sans permission des troupeaux, chevaux et ustensiles de ferme de la maison de Chenoise, plus 12000 livres qu'il avait empruntées à différents particuliers, fut condamné, suivant les constitutions, à être emprisonné dans sa cellule, jusqu'à ce qu'il donne des preuves de son repentir.

Délibérations capitulaires. Arch. Nat., LL. 1557, fo. 110.

b). Le 8 novembre 1756, l'inspecteur de police Meunier, amena au couvent du Marais, le Fr. Denis Aze, religieux profès de l'ordre, qu'il « avait surpris et arrêté chez la femme d'un nommé Capron, soupçonnée de mener une mauvaise vie, à l'occasion de laquelle le dit Fr. Denis Aze a déjà été mis en pénitence par un sentence du T. R. Père vicaire général dont il n'est pas encore relevé ». Pour pourvoir à la conservation de l'honneur de l'Ordre, le Chapitre interdit Denis Aze de ses fonctions sacerdotales, et le condamne à 6 mois de prison dans sa chambre et au pain et à l'eau tous les vendredis.

Délibérations capitulaires. Arch. Nat., LL. 1557, fo. 116.

qui en faisaient partie, pour leur défendre de nommer un supérieur pour Paris.

Les religieux de province étaient donc séparés de la congrégation de Paris, mais, par arrêté du 4 juin 1670, ceux qui voulaient venir faire leurs études au collège de cette ville avaient le droit de loger dans les couvents de la congrégation, sous la réserve de se soumettre au supérieur de la maison.

CHAPITRE IV

Les dernières années de l'Ordre en France

L'ordre de la Merci était dans le plus grand désordre. Depuis de longues années aucune rédemption n'avait été faite. Les moines mendiaient leur vie. Ils collectaient encore au profit des esclaves, mais ils gardaient l'argent pour leur usage. Les supérieurs puisaient dans les caisses de rachat. Les communautés empruntaient pour se soutenir et payaient avec peine les intérêts de leurs dettes. Cette situation ne pouvait durer, il fallait une réforme, plusieurs furent proposées.

La première était la suppression des petits couvents qui étaient « comme le tombeau de la régularité, le centre de l'ignorance, et l'occasion prochaine au libertinage (1). » Leurs biens seraient vendus pour amortir les dettes.

D'autres voulaient que l'on renvoyât les prêtres chez eux, en leur faisant une pension suivant leur âge.

Quelques-uns supprimaient la majeure partie des couvents et gardaient seulement quatre ou cinq maisons. Les évêques, dans les diocèses desquels se trouvaient les communautés mercedaires, s'entendirent même pour diminuer progressivement le nombre des couvents, afin d'anéantir l'ordre sans scandale. Cependant, l'archevêque

(1) Placet des religieux de la Merci aux Seigneurs du Bureau du Roy. *Arch. Nat.*, G. 9. 522.

de Toulouse préféra, si les religieux le voulaient bien, réunir l'ordre de la Merci à celui de la Sainte-Trinité, tous deux Rédempteurs des captifs. Aussi, au Chapitre provincial tenu à Toulouse, le 22 avril 1769, M. de Cambon, évêque de Mirepoix, fut nommé commissaire du roi. Il devait rappeler aux Frères de la Merci, que pour arriver à la réforme de l'ordre, Sa Majesté s'opposait absolument à ce que l'on employât l'argent destiné aux captifs. Il soumit alors au Chapitre le projet de réunion des deux ordres rédempteurs.

Tous les membres présents, sauf trois, acceptèrent. Cependant, les autres religieux ne furent pas contents. Il parut un mémoire contre la réunion, mémoire lu dans toutes les communautés. L'auteur s'élève contre M. de Mirepoix, qui n'avait d'ordre ni du roi ni de la commission royale. « Pour lui, c'est par la peur et la menace qu'il
« arriva à faire voter les membres du Chapitre; trois seu-
« lement eurent le courage de résister. En admettant que
« les autres membres aient voté de leur plein gré, cela
« n'engage cependant pas le reste de la province qui est la
« majorité. Les Pères sont soumis à leur Général et à leurs
« supérieurs par un vœu d'obéissance, et à l'ordre par le
« vœu de la Rédemption. L'autorité du pape ne suffit pas
« pour délier, car il ne peut le faire que conformément au
« canon. Qu'on laisse donc vivre les Frères de la Merci sur
« leurs terres, ou qu'on leur donne des pensions alimen-
« taires, car cette réunion est injuste et ignominieuse.
« Injuste parce qu'on oblige des gens à prendre un nou-
« veau genre de vie, qui serait pleine de scandale et de

« discorde. Ignomineuse, car le public croira notre ordre
« bien coupable puisqu'on le supprime. Pourquoi tant de
« bruit, un seul ordre du roi envoyé à tous les supérieurs
« pour rétablir le bon ordre, fera plus dans un mois que
« tout ce qu'on a fait pour la réforme (1). »

Cet article ne pouvait passer inaperçu, car, comme dit l'auteur d'un autre écrit, « l'imposture et la calomnie qui
« en sont l'âme ne peuvent rester sans réponse. Le style
« assez mauvais montre que l'auteur est étranger et lan-
« guedocien et son mémoire est faux et médiocre dans
« presque toutes ses parties (2) ». La réponse continue sur ce ton. L'auteur montre que les deux ordres ayant le même but devraient être réunis depuis longtemps. Au lieu de trois opposants, il n'en cite qu'un seul qui n'a pas grande valeur, car c'était le plus jeune, ayant à peine 26 ans, et par conséquent assez irréfléchi. Tous les autres membres du Chapitre furent très heureux ainsi que leurs frères de province, car de retour chez eux, ils se lièrent avec les Mathurins, « se virent réciproquement avec une cordialité
« inconnue jusqu'alors. Ceux qui craignent la réunion sont
« cinq ou six matadors à la tête duquel se trouve le Pro-
« vincial actuel qui, malgré son grand âge et sa lourde et
« massive pesanteur, a parcouru la province pour soulever
« les esprits (3) ».

(1) Mémoire contre la réunion des Religieux de la Merci avec les Trinitaires. *Arch. Nat.*, G. 9. 522.

(2) Réponse à un Mémoire contre la réunion des Religieux de la Merci avec les Religieux de la Sainte-Trinité. *Arch. Nat.*, G. 9. 522.

(3) Réponse à un Mémoire contre la réunion des Religieux de la Merci avec les Religieux de la Sainte-Trinité. *Arch. Nat.*, G. 9. 522.

Il est vrai qu'on avait eu l'intention bien avant, de réunir les deux ordres. Ainsi, en 1756, le roi ordonna par lettres patentes enregistrées au Parlement de Bordeaux en 1757, que les deux ordres devraient, à l'avenir, réunir leurs fonds pour le rachat des captifs.

Malgré tout, Louis XV forma un bureau de seigneurs, chargés d'examiner la réforme de l'ordre de Notre-Dame de la Merci. On devait, dans le cas de réunion avec les Trinitaires, appeler le nouvel ordre, celui des *Chanoines réguliers de la Rédemption des Captifs*. L'habit des Mathurins, avec l'écusson des Frères de la Merci, écusson dans lequel la croix blanche était remplacée par la croix bleue et rouge des Frères de la Sainte-Trinité, devait en être le nouvel uniforme. De plus, pour ne pas froisser les religieux, et ne pas changer leurs règles, on devait former quatre communautés.

Les grands Trinitaires formeraient les chanoines réguliers de la Rédemption des Captifs de la Congrégation de Saint-Jean de Matha.

Les petits au contraire, seraient les chanoines réguliers de la Congrégation de Saint-Félix de Valois. Quant aux Mercedaires, ceux de l'ancienne province recevraient le titre de chanoines réguliers de la Congrégation de Saint-Pierre de Nolasque, et ceux de Paris s'appelleraient désormais les chanoines réguliers de Saint-Raimond Nonat.

Le général, nommé pour un certain nombre d'années (six ans) serait pris successivement dans chacune de ces quatre congrégations. Le projet était raisonnable, des

deux côtés on nomma une commission de quatre membres ; choisis, la moitié parmi les supérieurs et les deux autres chez les prêtres. Le Conseil d'Etat ordonna, par un arrêt du 16 juin, que la réunion de ces députés aurait lieu à Montpellier et leur ordonnait également de s'y rendre le 11 novembre suivant, pour étudier les mesures à prendre pour la réunion des deux ordres.

Pendant ce temps, le P. Estève, provincial de la Merci, qui était contre cette fusion, envoyait mémoires sur mémoires au Général, en Espagne. Celui-ci parvint à mettre de son côté le roi, qui, par l'intermédiaire de son ambassadeur à Paris, fit recommander à Louis XV les intérêts de son ordre. Les religieux qui désiraient entrer chez les Mathurins, adressèrent un autre mémoire contradictoire au comte de Fualdès. La réunion des délégués à Montpellier fut tout de même décrétée. Les Mercedaires envoyèrent des oppositions par ministère d'huissiers. Il y en eut vingt-trois. Le sieur Gros, huissier à Montpellier, parlant en la personne du portier du couvent de la Sainte-Trinité, remit les protestations du P. Davilla, commandeur de la maison de Perpignan, et de ses moines (1); qui s'opposaient « de toutes les manières et « pour la province et pour notre couvent, nonobstant tout « ce que l'on pourra conclure en faveur de cette réunion, « désavouant les députés qui sont en faveur de la réunion « n'ayant reçu de nous aucun pouvoir. » Il apporta également celles du P. Craussier, commandeur, et des Religieux

(1) *Arch. Nat.*, G. 9. 522. Perpignan, 4 novembre 1771. Montpellier, 11 novembre 1771.

de Toulon (1), du P. Joseph Aubanel, commandeur, et des religieux de Marseille (2), celles enfin des moines du couvent de Montpellier (3).

Jean Gomès, huissier dans la même ville, présenta l'opposition du couvent de Carcassonne (4), et Jean Jeanjean « parlant à la personne du révérend Père syndic, trouvé à la porte du couvent » a fait entre ses mains opposition de la part du Frère Traxat, religieux de Carcassonne (5).

Quatorze religieux séparés acceptèrent cependant. La communauté de Bordeaux de plus, réunie devant les notaires Faugas et Duclos, au nombre de dix prêtres, nomma le P. Maudavy, bachelier en théologie, ex-provincial et le P. Mage, docteur en théologie, ex-commandeur, pour traiter de la réunion des deux ordres, et même, dans le cas où cette union ne pourrait avoir lieu, pour obtenir la fusion du couvent de Bordeaux avec les Mathurins (6).

A Paris, le roi, en envoyant sa commission de commissaire à l'évêque de Meaux, lui permet de réunir le Chapitre des Mercedaires, et l'engage à « présenter à la congrégation, « que leur petit nombre ne permettant plus de remplir « l'objet de leur institution; il serait avantageux qu'elle se

(1) *Arch. Nat.*, G. 9. 522. Perpignan, 4 novembre 1771. Montpellier, 11 novembre 1771.

(2) *Arch. Nat.*, G. 9. 522. Toulon, 23 octobre 1771. Montpellier, 11 novembre 1771.

(3) *Arch. Nat.*, G. 9. 522. Marseille, 29 octobre 1771. Montpellier, 11 novembre 1771.

(4) *Arch. Nat.*, G. 9. 522. Carcassonne, 26 octobre 1771. Montpellier, 12 novembre 1771.

(5) *Arch. Nat.*, G. 9. 522. Carcassonne, 20 octobre 1771. Montpellier, 11 novembre 1771.

(6) *Arch. Nat.*, G. 9. 522, Bordeaux, 14 septembre 1771.

« réunisse à l'Ordre de la Trinité, comme il est question
« pour l'ancienne province (1). »

L'évêque de Mirepoix, pour éviter les difficultés en face des oppositions des frères de la Merci, rompit simplement leur assemblée. Le Chapitre ordinaire fut également suspendu. Il fallait chercher une autre manière de réformer l'ordre. Un mémoire fut envoyé au Général espagnol. On voulut nommer des commissaires, qui demanderaient à chaque religieux, s'il était favorable ou non à la réunion des Rédempteurs et des Trinitaires. En dernier lieu, on en vint à décider la suppression de quelques maisons. Il n'y avait plus que quatre-vingt-dix-sept Mercedaires dans l'ancienne province française. Les religieux de Toulouse sont dans une grande consternation. Ils préféreraient à la réunion, une modeste pension (2). Leur syndic, le P. Descamps, est pour la fusion avec un autre ordre, Trinitaires ou Lazaristes, pourvu qu'on fasse à chaque religieux une rente viagère de quatre à cinq cents livres (3). Il écrit même à son évêque, implorant sa protection, car le provincial qui n'avait pu le gagner, voulait l'envoyer à Toulon (4).

On décide donc de supprimer les petites communautés. Le P. Puel, vicaire général, est chargé de visiter toutes les maisons de la Province et de donner son avis. Le conseil du roi revêt sa commission par un arrêt du 22 avril 1773. Le rapport de cet inspecteur tendait à la réduction des

(1) *Arch. Nat.*, G. 9. 522. Mémoire pour Mgr l'évêque de Meaux.

(2) *Arch. Nat.*, G. 9. 522. Placet des Religieux de Toulouse à leur évêque, 18 octobre 1771.

(3) *Arch. Nat.*, G. 9. 522. Lettre du P. Descamps, syndic, 23 janvier 1771.

(4) *Arch. Nat.*, G. 9. 522. Lettre du P. Descamps, syndic, 10 décembre 1771.

couvents en six maisons de neuf religieux chacune. Ce procès-verbal de visite fut approuvé par arrêt du Conseil le 29 juillet 1774 (1). Ce même arrêt convoquait un chapitre à Toulouse le 22 janvier 1775, pour procéder à la rédaction des règlements des maisons restantes. Le travail capitulaire fut admis le 22 février par le Général, et l'exécution en fut ordonnée par un arrêt, le 1^{er} mai de la même année. On affilia les religieux des couvents supprimés à chacune des communautés conservées.

On avait d'abord décidé qu'on attendrait dans certaines maisons la mort des religieux, pour la suppression, mais le Chapitre provincial de 1775 ne voulut pas reculer indéfiniment la réforme et décréta de ne garder que six couvents : Toulouse, Bordeaux, Cahors, Perpignan, Montpellier et Marseille. Un arrêt du Conseil du 1^{er} mai 1775 (2) ordonne aux religieux de Notre-Dame de la Merci des villes d'Aix, Carcassonne, Salies, le Mas des Saintes-Puelles, Malleville, Castellane, Riscles, Aurignac et Hauterives, de se retirer dans les couvents auxquels ils ont été affiliés par le Chapitre tenu à Toulouse le 23 janvier 1775. Cet ordre ne fut pas exécuté; car le Chapitre de 1778, voyant la misère des communautés, proposa la suppression de toutes les maisons. Il y eut des oppositions. Le P. Lassalle, commandeur à Cahors, écrit à son évêque contre ce projet. Il fulmine contre la tenue des Chapitres, car, dit-il, « c'est « encore un des grands malheurs de la province que la

(1) Arrêt du 29 juillet 1774, qui ordonne la suppression des maisons de Riscles, Aurignac, Hauterives après la mort des religieux qui la composent.

(2) Arrêt du 1^{er} mai 1775. *Arch. Nat.*, G. 9. 522.

« tenue de ces Chapitres. On dépense chaque trienne
« trois ou quatre mille livres à faire venir des reli-
« gieux d'un bout de la province à l'autre, du nord
« au midi pour dire un amen, encore, serait-ce peu, si on
« ne se déchirait les uns les autres, si on ne briguaît des
« charges qu'on n'est pas en état de remplir, si on ne trou-
« blait la province, car il n'est jamais question de bon
« ordre. (1) ». Ce même commandeur désirerait la sup-
pression de l'ordre, contre une pension alimentaire de
huit à neuf cents livres par religieux (2). Toutes les com-
munautés seraient de cet avis, sauf pourtant celle de Mar-
seille (3). Les évêques veulent supprimer successivement
et sans bruit, les maisons de leur diocèse. L'archevêque de
Toulouse écrivit même au Garde des Sceaux pour avoir
des lettres patentes à cet effet.

Les maisons furent fermées, et le Chapitre général fut
suspendu en 1787. Le Fr. Gonzalès de Aguilar, Général,
écrivit au roi, à propos de ces faits (4). Il aurait préféré une
réforme radicale, l'établissement d'une discipline rigide, à
la suppression des couvents mercedaires (5).

(1) Lettre du frère Lassalle. Cahors, 17 septembre 1783. *Arch. Nat.*, G. 9. 522.

(2) Lettre du frère Lassalle. Cahors, 5 février 1783. *Arch. Nat.*, G. 9. 522.

(3) Lettre du frère Lassalle. Cahors, 21 janvier 1784. *Arch. Nat.*, G. 9. 522.

(4) Lettre du 14 février 1788. *Arch. Nat.*, G. 9. 522.

(5) La Compagnie des Pénitents Blancs, traita le 23 janvier 1788 avec Mgr de Malide, évêque de Montpellier, l'achat de l'église Sainte-Eulalie. La vente étant conditionnelle, et les dernières formalités n'ayant pas été remplies, les Pénitents ne purent que faire usage des 12 caveaux affermés pour leurs inhumations, par bail du 25 janvier 1788, à raison de 630 livres chaque année. Le bail expirait en 1794.

(*Archives des Pénitents Blancs de Montpellier. Rég. 12 des délibérations.*)
A. Germain. *L'œuvre de la Rédemption des captifs à Montpellier.*

La Révolution porta le dernier coup à la province française de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci.

Le décret qui abolit les couvents et les communautés religieuses en France ferma également les maisons Mercedaires en 1790.

DEUXIÈME PARTIE

LES RÉDEMPTIONS DES CAPTIFS

CHAPITRE I^{er}

Les Esclaves --- Leur sort

a) *Les Corsaires et les Prises*

Avant d'étudier la vie des esclaves chrétiens, il est bon de dire en quelques mots comment les Etats barbaresques recrutèrent leurs corsaires et dans quelles conditions ceux-ci entraient en campagne.

Tout homme riche pouvait, de sa propre autorité, armer un vaisseau en course. Certains les montaient eux-mêmes. D'autres étaient de simples armateurs (1). Ils frêtaient une ou plusieurs barques; pour écumer la Méditerranée, ou parfois même l'Océan. Le commandement était donné à un marin expérimenté, un reys brave et dévoué qui avait une très forte part dans les prises. Quelquefois aussi, mais plus rarement, cet officier était un renégat. L'équipage se

(1) Le *P. Dan* évalue à 150 le nombre des vaisseaux armés en course (en 1583) dans toute la Barbarie. 70 à Alger, dont quelques-uns avaient jusqu'à 40 pièces de canon, 14 à Tunis, 30 à Salé et 6 ou 7 à Tripoli (p. 270).

Diogo de Haedo donne le nombre des corsaires et des brigandins qui étaient en 1581 à Alger. Il y avait 35 galères, sans compter les frégates et vaisseaux ronds. De ces 35 galères, 20 appartenaient à des renégats français, grecs, espagnols, vénitiens, siciliens, corses, napolitains, génois, calabrais ou juifs. Le Dey lui-même était un renégat hongrois.

Topografia de Argel, p. 18 et *P. Dan*, p. 270.

composait de marins, de soldats, de janissaires et d'aides de tous les métiers se rattachant à l'art maritime, tels que calfat, voilier, canonnier, pilote ou armurier.

Ces hommes se recrutaient, sans beaucoup de peine. Ils ne recevaient pas de solde fixe, mais ils touchaient, suivant leur grade ou leur fonction, une part plus ou moins forte sur le bénéfice de la course. Ils avaient donc tout intérêt à combattre de leur mieux et à capturer le plus de navires possible. Les corsaires, quoique courageux, montraient une grande prudence. Ils ne s'attaquaient qu'aux petits navires, ne se hasardant jamais à aborder un vaisseau mieux armé, ou une galère importante.

Sur chaque bâtiment en course, il y avait un commissaire ou écrivain, chargé de faire un inventaire de tout ce que les vaisseaux capturés contenaient, en présence des officiers et de quelques marins. Dès que le corsaire arrivait à son port d'attache, on procédait immédiatement à la vente des prises. Ceci fait, on distribuait à chaque pirate la somme souvent très élevée qui lui revenait.

Sur la totalité du prix de vente, le pacha prélevait tout d'abord un droit variant entre dix pour cent à Tunis, Salé ou Tripli, et douze pour cent, à Alger. L'Administration maritime taxait le navire d'une livre pour cent, pour l'entretien du port et les réparations du môle. Enfin, la ville recevait également un pour cent, pour les mosquées et le traitement des marabouts. On partageait alors le reste en deux parties égales. La première était destinée aux armateurs et au reys commandant le navire; la seconde était répartie entre les officiers, les soldats et les marins. Le

reys prélevait encore une dizaine de parts sur cette dernière partie, comme officier. Ensuite venaient, par rang de grade, le capitaine des soldats et son lieutenant, qui recevaient trois parts, ainsi que les maîtres-canonniers et voiliers, le pilote et le chirurgien, qui étaient pour la plupart des renégats. Les canonniers, calfats, janissaires, armuriers et marins ne recevaient que deux parts.

Du commencement du xvii^e siècle, jusque vers 1635, un Mathurin évalué les prises à plus de vingt millions de livres, et le nombre des vaisseaux capturés à six cents (1).

M. le professeur Bonet-Maury a calculé que, pour un siècle « les pertes infligées à l'Europe chrétienne par les corsaires s'élèvent à 80 millions de livres, et les vaisseaux capturés à 2,400 (2). »

Lors du voyage du P. Dan en Barbarie, en 1634, il y avait à Alger 25,000 chrétiens captifs parmi lesquels 1,500 Français, et 200 femmes espagnoles, anglaises ou irlandaises, italiennes ou grecques mais peu de Françaises. Il comptait aussi 7,500 esclaves à Tunis, 1,500 à Salé au Maroc, enfin quatre ou cinq cents seulement à Tripoli.

(1) Le P. Dan : *Histoire de la Barbarie*, p. 282.

En 1634, on dressa un état des prises des corsaires sur la nation française. Du mois d'octobre 1628 au mois d'août 1634, on a pris 80 vaisseaux évalués à 4 millions 752,000 livres, avec 1,331 personnes, qui se répartissaient ainsi :

a) 342 Français non vendus, 274 du Ponant et les 68 autres du Levant, de Provence ou de Languedoc ;

b) 459 vendus : 217 du Ponant et 242 du Languedoc ;

c) 149 s'étaient faits renégats ;

d) 119 étaient morts : 64 du Ponant et 45 du Levant ;

e) 262 avaient été libérés : 205 du Ponant, 28 du Levant.

(Le Ponant comprenait les côtes de Bretagne, de Normandie et de Picardie).

(2) *Les Précurseurs du cardinal Lavigerie*, p. 906.

En tout, depuis une trentaine d'années un million de captifs faits sur mer ou sur terre.

b) Les esclaves chrétiens

Lorsqu'un navire était pris, l'équipage était rassemblé et passé en revue. Les personnes qui paraissaient d'un rang supérieur étaient mises à part et traitées tout d'abord avec douceur. Les corsaires cherchaient aussitôt à connaître leur état de fortune, ou leur position, afin d'en tirer une plus forte rançon. Ils les engagent à parler, leur promettant une captivité douce et facile, de bons traitements; mais s'ils s'aperçoivent que le captif ment, ils passent alors aux coups et aux injures.

En arrivant au port, afin de les vendre un bon prix, ils avertissent les autorités de la condition probable ou certaine des esclaves. Ceux-ci, au lieu de se faire passer pour des personnes de marque, se rabaissent autant que possible. Les uns simulent la faiblesse, d'autres des maladies, **quelques-uns** des infirmités, et parfois même la folie. C'est ainsi que les Rédempteurs furent racheter à très bas prix, un Français, originaire de Toulon, qui avait contrefait le boiteux pendant les deux années de sa captivité; et un autre qui se faisait passer pour fou (1).

Dès l'arrivée à Alger, ou à tout autre nid de pirates, les esclaves étaient présentés au pacha qui en prenait un huitième parmi les plus solides. Le reste était promené par la ville, puis amené au marché appelé *Souk* ou *Badistan*. Là, un courtier promenait chacun d'entre eux à travers la foule des acquéreurs, criant à haute voix l'âge, la profession, la

(1) Le P. Dan, *Histoire de la Barbarie*, p. 372.

condition et le prix. Revenus à leur place, ils étaient obligés de se soumettre à tout ce que le marchand ordonnait. On les faisait mettre nus, pour voir s'ils n'avaient pas d'infirmités ou de plaies cachées, on leur regardait les dents, les yeux, les mains; on les faisait courir, marcher, sauter, lutter même, puis on procédait à la vente. Celle-ci se faisait aux enchères, et un taleb ou écrivain marquait sur un registre l'offre la plus haute.

On allait ensuite dans le palais du dey et une seconde vente avait lieu en sa présence. Il gardait pour lui l'excédent de la deuxième vente définitive — sur la première dont le prix appartenait aux corsaires. L'acquéreur versait alors immédiatement la somme due, en argent, et amenait ses nouveaux esclaves. Ceux-ci se divisaient en deux catégories, ceux du gouvernement et ceux des particuliers.

Parmi ces derniers, deux classes encore.

1. — Les plus malheureux, ceux qu'on achetait pour les revendre ensuite. On leur faisait croire, qu'ils avaient coûté des sommes folles et on les engageait à écrire chez eux pour se faire racheter. En attendant leur libération, on les chargeait de chaînes. Quelques-unes étaient si grosses et si lourdes, que ces pauvres captifs les disposaient de façon à en porter une partie sur les épaules. Si la réponse tardait, les maîtres étaient plus cruels encore; on doublait leurs fers, les obligeant à ne jamais les quitter; on les enfermait dans des caves noires, sans air; et on leur jetait, pour toute nourriture, du pain moisi. Ils restaient ainsi emprisonnés jusqu'à ce que leurs parents eussent envoyés

leur rançon, c'est-à-dire quelquefois pendant plus de six mois.

2. Les plus heureux, relativement, étaient les captifs employés au service de leurs maîtres. Ils avaient des travaux suivant leur âge ou leurs aptitudes. Les plus vieux étaient chargés de conduire et de garder les troupeaux dans les champs, et même de surveiller les petits enfants. Les moins faibles allaient par la ville vendre de l'eau pour les bains, les jardins, les travaux de maçonnerie. Ils avaient deux ou plusieurs ânes, chargés d'eau renfermée dans des peaux de bouc, et ils allaient sans cesse de la fontaine à la ville, transportant leur denrée qu'ils vendaient à bas prix. D'autres n'avaient qu'une cruche sur l'épaule, mais tous devaient donner à leur maître après avoir prélevé leur nourriture le peu qu'ils avaient gagné dans la journée. Les vieillards étaient également chargés des soins de propreté de la maison. Ils devaient laver à grande eau toutes les semaines, et peindre à la chaux les murs, chaque quinzaine. Chez certains maîtres qui n'avaient pas de servantes; les vieux devaient pétrir le pain, et le porter au four du quartier, blanchir le linge et transporter le fumier hors de la ville.

Les hommes faits travaillaient dans les jardins. Ils labouraient la terre, attachés au même joug avec un âne ou un mulet. Ils bêchaient et faisaient les moissons. D'autres taillaient des pierres ou coupaient du bois dans les montagnes; quelques-uns fabriquaient des briques ou des poteries et servaient de manœuvres dans la construction des maisons. Certains étaient employés à des travaux plus

rudes. Comme les rues de la ville sont trop étroites et très en pente; des hommes traînaient des charriots chargés de pierres pour les bâtisses ou pour le môle. Les esclaves des armateurs portaient à bord des vaisseaux de course les munitions de guerre et les provisions; ils armaient le navire et le réparaient. Quelquefois même ils étaient embarqués, comme matelots, pilotes, calfats ou chirurgiens.

C'est également parmi eux que l'on prenait les exécuteurs des hautes-œuvres.

Les femmes étaient employées comme servantes. Les plus jolies étaient réservées pour le pacha.

Le dey, dans toutes les prises, prenait les esclaves les plus beaux et les plus forts. Les jeunes étaient attachés à son service comme pages. Les autres étaient employés aux travaux du gouvernement (1). Une partie ramait sur les galères. Retenus sur leur banc du matin au soir, les pieds chargés de chaînes, le corps nu, nourris de pain et de biscuit, n'ayant que tout juste assez d'eau pour ne pas mourir de soif, ces galériens étaient roués de coups par leurs gardiens. Si une galère européenne poursuivait la leur, pour activer leur marche, les officiers menaçaient de les tuer, et souvent même taillaient des bras ou des têtes à coups de sabre dans cette foule misérable (2). Beaucoup mourraient de ces mauvais traitements, quelquefois même du manque d'eau ou de nourriture. Les moins malheureux étaient les ouvriers armuriers ou

(1) Ce sont les esclaves chrétiens que Kheïr-Eddin, frère du grand Barberousse, employa pour fabriquer le môle; le travail dura deux ans et la jetée allait depuis la ville jusqu'à la forteresse.

(2) Haedo, *Topografia de Argel*, p. 17 et suiv.

charpentiers; car le bey les louait aux armateurs pour les réparations ou les armements de leurs barques ou pour faire la course, prélevant les deux tiers de leurs journées ou de leurs prises.

Ceux qui étaient traités le plus durement étaient les esclaves de Maroc ou de Fez. Le pacha les employait à tailler le marbre ou les pierres de taille, à fabriquer la chaux, la poudre et les armes. Ils tournaient les moulins à grains et traînaient des fardeaux. Tous les soirs, à grands coups de bâton, on les faisait descendre dans des sortes de puits fermés par une trappe de fer. Ils étaient nourris de pain d'orge et d'huile, qu'on leur supprimait du reste à la moindre fainéantise.

A Alger et à Tunis, leur sort était plus doux. Certains pouvaient avoir une demi-liberté en payant tous les mois à leur patron, une somme convenue, qu'on appelait *lune*. Tous ceux qui avaient un métier se louaient pour quelque temps, recevaient la nourriture, l'habillement et de quoi payer leur *lune*, qui variait entre une ou trois piastres. Quelques-uns vendaient ainsi des objets de mercerie ou des denrées alimentaires dans les rues de la ville, d'autres tenaient des cabarets dans les bagnes, ou y vendaient du vin et des liqueurs. Ils débitaient aussi du tabac et de l'eau-de-vie. Enfin certains arrivaient à payer leur maître en s'employant comme barbiers ou chirurgiens.

c). Les Bagnes. —

Les esclaves des particuliers étaient logés chez ceux-ci, mais certains logeaient avec ceux du gouvernement dans

des endroits appelés bagnes. C'étaient de grandes maisons contenant un certain nombre de chambres assez petites, en forme de voûtes. Dans chacune de ces chambres étaient enfermés de quinze à vingt esclaves. Ceux-ci devaient être rendus au bain, tous les soirs à la même heure, et ils étaient gardés par des sentinelles jusqu'au lendemain matin à l'heure du travail. Les prisonniers étaient tout juste logés. Ils couchaient pour la plupart sur une toile jetée sur le sol et n'avaient pas toujours de couverture. Les plus ingénieux s'arrangeaient une couche avec de l'herbe sèche ou de la paille.

La petitesse de ces réduits, jointe à l'agglomération des captifs, faisait de ces maisons des foyers de maladies infectueuses. La mortalité était très grande et l'état des prisonniers très misérable.

A la tête de ces bagnes se trouvait une sorte de commandant, de geôlier en chef qui répondait des esclaves qu'on lui confiait, et qui, pour empêcher toute évasion, avait des soldats sous ses ordres.

Dans beaucoup de ces maisons, des captifs avaient l'autorisation de vendre à leurs compagnons de servitude des vivres et des liqueurs. Ces tavernes étaient surtout fréquentées par les Turcs eux-mêmes et par les renégats.

On comptait jusqu'à six bagnes à Alger en 1635 (1). Le plus grand et le mieux conditionné était celui du dey. Le capitaine des galères en avait un également, puis venaient ceux de Coulolis, de Sidi-Hassan, de Rapagoi, et de sainte-Catherine. A Tunis, le nombre s'élevait à neuf. Le bey

(1) Le P. Dan, *Histoire de la Barbarie*, p. 97.

en avait deux à lui seul et le capitaine des galères un. Les autres étaient, ceux de Soliman, de Sidi M'Ahmet, de Bacha, de Si Gal et de la Patronne. La ville de Tripoli n'en possédait qu'un seul.

Au Maroc, à Salé, Fez ou Tétouan, les bagnes étaient remplacés par des caves voûtées et hautes d'une quinzaine de pieds. L'air et la lumière arrivaient par des soupiraux grillés. Des sentinelles veillaient lorsque les esclaves étaient enfermés. Les prisons des particuliers, dans toute la Barbarie, étaient à peu près les mêmes et ressemblaient à celles des Marocains. Enfin, à quelques-uns de ces bagnes étaient annexées des chapelles desservies par les moines ou prêtres captifs. Elles ont été ouvertes presque toutes par les Frères Rédempteurs. Les maîtres de religieux esclaves permettaient à ceux-ci de s'occuper de leurs frères de captivité, les dispensant de travail, à la condition de payer une lune par mois. Ces religieux s'occupaient donc des besoins spirituels de leurs compagnons, qui leur donnaient en échange de quoi dédommager leur patron. Les mêmes captifs étaient en somme assez bien traités par les Maures qui en tiraient ainsi un léger revenu. A Alger, sur six bagnes, trois avaient une chapelle (1). La plus importante était celle du beylik.

(1) La première chapelle fut fondée à la fin du xvi^e siècle dans le bagne beylical. Elle fut réédifiée par les PP. Bernard de Monroy, Jean d'Aquila et Jean de Palacio, Mathurins, en 1612, ainsi que l'hôpital, qui avait été créé au même endroit en 1551, par Sébastien Dupont, du couvent de Burgos, en Espagne. Les deux autres chapelles étaient au bagne de Sainte-Catherine et d'Aly-Pichimi. A Tunis, il y en avait plusieurs, entre autres celle de Saint-Antoine, située en dehors de la ville. A Tripoli, le bagne avait également son église.

Elle possédait des ornements sacerdotaux et son autel était orné d'un très beau tableau représentant le fondateur de l'ordre de la Merci, Pierre de Nolasque. A ces chapelles étaient annexés quelquefois des hôpitaux qui possédèrent jusqu'à six à huit lits. Cependant ces sanctuaires ne furent pas toujours respectés. Lorsque les Turcs avaient à se plaindre des chrétiens, pour une cause souvent futile, ils se précipitaient dans l'église, saccageaient tout, troublant le service divin et frappant l'officiant et les fidèles.

d) Les Renégats.

Si toutefois les pirates toléraient la religion chrétienne, ils cherchaient à amener à l'Islamisme le plus grand nombre d'esclaves, et cela par tous les moyens possible. C'était pour eux un grand sujet d'orgueil et de gloire que d'avoir converti un infidèle, et le jour du reniement était une fête magnifique. Nombreux étaient les motifs qui engageaient le pauvre captif à renier sa religion. C'était d'abord, et pour beaucoup, l'espoir de la liberté prochaine et, plus sûrement, un adoucissement à leur vie présente. Les renégats, en effet, étaient dispensés des galères, des gros travaux très rudes ; ils jouissaient d'une liberté relative, et ne portaient pas la chaîne. Pour les plus jeunes, dont la foi n'était pas bien assise, et qui voyaient devant eux la perspective de longues années de captivité et de durs tourments, cela leur procurait une vie presque heureuse.

Pour les plus vicieux, c'était un moyen d'échapper à la justice ou de ne pas payer leurs dettes. D'après les lois du

pays, toutes rixes survenues entre captifs et ayant entraîné des blessures étaient punies sévèrement suivant le degré de la faute, et le coupable souvent ne pouvait échapper à la mort qu'en se faisant musulman. D'autre part, lorsqu'un chrétien devait de l'argent à un autre, s'il passait à l'Islamisme, sa dette était remise. Les plus malhonnêtes se servaient donc de ces moyens. Le désir de la vengeance pouvait aussi contribuer au reniement. Lorsqu'un turc maltraitait ou frappait un esclave, celui-ci devait se taire et souffrir en silence, car toute voie de fait contre son agresseur était punie de mort. Lorsqu'il s'était fait musulman, il pouvait alors se venger sans tomber sous le coup des lois.

Si quelques-uns passaient volontairement du Christianisme à la religion de Mahomet, il n'en était pas de même pour le plus grand nombre, et la plupart des conversions se faisaient par ruse ou par violence.

Lorsqu'un bateau était pris, les pirates mettaient à part les jeunes gens, les enfants, et ceux qui leur semblaient les plus intelligents ou les plus adroits. Par toute sorte de bons procédés, de promesses flatteuses, on les engageait à embrasser l'Islamisme. Si l'homme persistait à rester dans l'erreur, on employait d'autres arguments plus frappants pour lui montrer la supériorité de la religion de ses maîtres. On lui distribuait deux ou trois cents coups de bâton ou de corde. Si cela ne suffisait pas, les corsaires devenaient plus sévères. Les uns attachaient les jambes du patient à ses épaules, et, soulevé de cette façon en l'air, ils lui administraient des coups d'estrapé sur la plante des

pieds. S'il persistait malgré tout dans son erreur, on pansait ses plaies avec du sel mélangé avec du vinaigre ; finalement on lui arrachait les ongles des pieds et des mains.

Le P. Dan (1) nous a conservé l'histoire de plusieurs jeunes martyrs qui préférèrent la mort à l'Islamisme.

Tous les moyens n'étaient cependant pas aussi terribles. Comme une loi du pays ordonnait que tout chrétien surpris à médire de la religion de Mahomet serait brûlé vif s'il ne prenait pas le turban, on accusait souvent un captif d'avoir mal parlé de la religion de ses maîtres, on l'amenait devant le grand muphti, des témoins l'accusaient, et le pauvre chrétien qui avait à choisir entre la mort et le reniement, choisissait ce dernier pour échapper au feu.

Quelquefois encore, surtout quand l'esclave était jeune et qu'il fréquentait des renégats, on l'enivrait, puis on l'habillait à la turque, avec le turban. Le lendemain s'il ne voulait pas continuer à porter le costume et suivre sa nouvelle religion, on le traduisait devant le muphti, et comme il était convaincu de s'être moqué de l'Islamisme, il devait passer par le bûcher, à moins de jurer que « *Dieu seul est grand et que Mahomet est son prophète* », en levant la main au ciel.

Une autre ruse consistait à abuser de la loi qui condamne à mort tout chrétien surpris avec une femme turque, et cette dernière à être cousue dans un sac et jetée à la mer. On introduisait dans la chambre d'un captif endormi une courtisane, qui le lendemain criait au viol. — Des témoins

(1) Le P. Dan, *Histoire de la Barbarie*, p. 448 et suivantes.

apostés certifiaient la chose, et le chrétien, sollicité par cette femme en pleurs, de lui conserver la vie, et poussé lui-même par l'instinct de conservation, prenait le turban et augmentait la foule des renégats. C'est ce qui arriva en 1632, à un jeune homme du nom de Noël, originaire des Sables-d'Olonne (1). Il avait pour amis des renégats qui un soir l'enivrèrent et firent pénétrer dans sa chambre une femme de mauvaise vie. Le lendemain cette fille fait retentir les airs de ses cris. On accourt et on les amène tous deux au muphti. Leur sort était clair. Il eut beau justifier de sa parfaite innocence, sa mort fut décidée, ainsi que celle de la femme. Il aima mieux prendre le turban plutôt que d'être brûlé. La femme qui avait ainsi amené cet infidèle à sa religion, fut grandement glorifiée et considérée. Toutes n'employaient pas cette façon-là de convertir ; quelques-unes, et des plus riches, choisissaient pour époux un chrétien qui passait alors à la religion de Mahomet. Certains acceptaient, d'autres reniaient leur Dieu, à la seule promesse d'obtenir pour femme la fille de leur patron.

Lorsqu'un chrétien veut changer de religion ; son patron invite pour un jour fixe ses amis et ses parents, les personnes marquantes de la ville, et, en présence de tous ces gens le captif fait part de son désir. On lui fait alors prononcer les paroles « *Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète.* » Puis on lui rase les cheveux à la mode turque, c'est-à-dire, toute la tête, sauf une très longue mèche au sommet, on lui donne des vêtements arabes et un turban.

(1) Le P. Dan, *Histoire de la Barbarie*, p. 311.

Il y a grande réception, suivie d'un diner où sont invitées toutes les personnes présentes. Le renégat est à la place d'honneur. Après le repas, le chirurgien est appelé, et on procède à la circoncision. Le captif est désormais complètement musulman, il change son nom chrétien contre un autre arabe, qui a toujours rapport à son état ou à sa nationalité. On le promène ensuite dans la ville, monté sur un cheval magnifique, escorté de chaouchs et de soldats, et tenant à deux doigts seulement une flèche, symbole qui doit lui rappeler qu'il faut désormais combattre pour le turban. Si par mégarde il laisse échapper et tomber cette flèche, ceux qui l'entourent, convaincus qu'il se moque de leur religion, lui administrent un certain nombre de coups de bâton. Sur tout le parcours du cortège, des hommes porteurs de grands plateaux demandent et reçoivent des aumônes pour le nouveau prosélyte.

Si un juif veut se convertir, il doit d'abord se faire chrétien, et pour cela, manger du porc, et jurer que Jésus-Christ est le véritable Messie. Ceci fait, il jure de nouveau « qu'Allah est le seul Dieu, et Mahomet son prophète » et il est déclaré musulman.

Pour les femmes, le jurement seul est nécessaire. Elles s'habillent à la turque et changent leur nom.

La plupart de ces renégats ne sont musulmans qu'en apparence. Ils portent le costume, mais ne pratiquent pas comme les autres. Ils ne vont que rarement à la mosquée, certains même n'y vont jamais. D'autres, au contraire, sont plus durs et plus cruels que les turcs pour leurs anciens frères. Ce sont eux qui jouent le plus de vilains tours aux

esclaves et qui contribuent le plus aux conversions violentes.

Le P. Dan évalue à huit mille le nombre des renégats à Alger et celui des femmes à mille ou douze cents. La plupart sont mariées à des turcs qui les recherchent beaucoup et les préfèrent aux femmes du pays. Dans le royaume de Tunis il peut y en avoir six cents environ et quatre mille hommes. Quant à Salé, c'est tout au plus s'il s'y trouve trois ou quatre cents renégats et quelques femmes.

e) — Les Supplices.

Lorsqu'un esclave s'était rendu coupable de quelque faute, son maître n'avait que l'embarras du choix pour le punir. Les supplices étaient nombreux, barbares et terribles et les bourreaux les appliquaient sans pitié.

C'étaient surtout les esclaves fugitifs ou ceux qui persistaient à ne pas abjurer, que l'on martyrisait avec le plus de cruauté.

Aux murailles et aux portes de la ville étaient fixés de grands hameçons en fer, qu'on appelait des *gauches*. Le supplicié était amené tout nu les mains attachées derrière le dos, et il était précipité sur ces crocs. Il s'accrochait par les épaules, les jambes ou le ventre et restait ainsi suspendu jusqu'à sa mort. Les Barbaresques pratiquaient aussi l'écartement. Pour cela ils attachaient le condamné par chacun des membres, à quatre navires ramant dans des directions différentes ; au signal, ces barques faisaient voile, et le malheureux était ainsi déchiré et brisé. D'autres fois, surtout à bord des corsaires, pour punir un homme,

on l'amarait le long des antennes, et les matelots le prenant pour cible, le perçaient de coups de flèches. Les plus doux de ces tourments étaient la bastonnade (1), l'étranglement au moyen d'un garrot, la noyade dans un sac, ou l'ablation des oreilles et du nez. Le bûcher était aussi en honneur. On attachait le chrétien à un poteau et on allumait du feu tout autour, à une assez grande distance du corps, cependant, afin que la mort fût plus lente à venir (2).

On pratiquait également le supplice de la croix, mais de deux manières. La première se faisait sur une sorte d'échelle où on attachait le malheureux, et la seconde crucifixion avait lieu sur une poutre plantée en X. Les patients mouraient de faim et de soif, et leur corps restait un certain temps aux portes de la ville, pour servir d'exemple aux autres. Quelques patrons jetaient leurs esclaves dans des puits et les laissaient mourir de faim, d'autres les tuaient à coups de couteau, ou les faisaient attacher à la queue d'un cheval qu'ils lançaient ensuite dans la plaine. Le corps sautait alors à chaque inégalité du terrain, brisé par les pierres et les souches de bois qu'il frappait en passant, et laissait aux piquants des aloès et des figuiers de Barbarie, des lambeaux sanglants de chair et de vêtement. D'autres encore poussaient la cruauté plus loin, enfermant le coupable dans des tonneaux blindés de pointes de fer, et le faisant rouler le long

(1) On trouve une liste des esclaves morts à la suite de la bastonnade dans la *Topografía de Argel*, p. 153 et suiv.

(2) A Alger, le lieu des supplices était en dehors de la porte Bab-el-Cued.

d'une pente, ou bien encore ils le faisaient écorcher tout vivant. L'empalement était le genre de supplice le plus commun. On ordonnait au condamné de s'asseoir sur un bâton pointu et on appuyait fortement, de façon à ce que la pointe ressortît par la poitrine ou les épaules. Le peuple aimait mieux la lapidation, car de cette manière chacun pouvait contribuer à l'exécution et le plaisir était pour tous également. La pendaison par les pieds était assez commune, surtout pour ceux qui voulaient rester chrétiens. On attachait les jambes au cou du captif, on passait un bâton par dessous et on le soulevait. Pendant que quelques-uns le retenaient ainsi en l'air, d'autres lui arrachaient les ongles des mains et des pieds et on versait, sur les plaies fraîches et douloureuses, de la cire fondue et brûlante. On employait également cette dernière pour boucher les blessures qu'on venait de faire avec un rasoir sur les épaules du chrétien. Quelquefois on plantait dans ces entailles des flambeaux de cire allumés. Souvent, on murait un homme tout vif (1). On l'enfermait, entre quatre petits murs, ne laissant que la tête libre, ou bien on l'enterrait jusqu'aux épaules. Il mourait de faim et de faiblesse.

Le bey avait d'autres modes de tortures. A part la décapitation réservée aux tures ou aux renégats, il avait le supplice du canon, qui consistait à placer le condamné en face de la bouche d'une pièce chargée, et à faire partir le

(1) Le musée d'Alger possède le moule en plâtre d'un nommé Geronimo, indigène qui s'était fait chrétien. Le bey d'Alger le condamna à être jeté vif dans un bloc de pisé au fort des 24 heures à Bab-el-Oued. — Ce supplice eut lieu le 18 septembre 1569, et le corps fut retrouvé le 27 décembre 1853.

coup. La mort était du moins instantanée. Enfin, on obligeait les esclaves chrétiens à donner chacun à leurs frères un coup de hache. Le P. Diego de Haedo cite beaucoup d'autres formes de tortures, depuis la pendaison jusqu'au supplice de la fracture des membres au moyen d'une massue de fer, et la perte de la vue par le feu (1).

Du reste, ce qu'il nous dit n'a rien d'exagéré car quelques captifs lettrés avaient coutume de relater sur une sorte de journal toutes les morts naturelles ou autres, et en informaient les familles des malheureux (2). D'après les récits que nous ont laissé Miguel Cervantès, Antonio Sosa, Becerra et Géronimo Ramirez, c'est surtout la bastonnade qui est la cause du plus grand nombre des décès. Enfin, la plupart des voyageurs qui ont donné une relation de leur voyage dans les pays Barbaresques remarquent avec amertume la situation des chrétiens captifs, et affirment que les Turcs et les Marocains étaient passés maîtres dans l'art de la torture.

f) — Les Évasions

Malgré les supplices atroces réservés aux fugitifs qu'on reprenait, certains esclaves tentaient parfois de s'affranchir par la fuite de leur vie de servitude.

Les chrétiens avaient deux voies par lesquelles ils pouvaient échapper à leurs maîtres, la mer et la terre. Cette dernière était la moins employée car les difficultés du

(1) Haedo, *Topografia de Argel*, Dialogue second, p. 144.

(2) Haedo, *op. laud.*, p. 153. Le P. Diego de Haedo, de l'ordre de Saint-Benoît, avait été pris par les pirates d'Alger en 1578. Il mourut en Castille, curé de Fromesta.

voyage étaient terribles car on avait une grande distance à parcourir à travers les montagnes et les déserts, peuplés de bêtes fauves, avant d'arriver au port espagnol d'Oran. La seconde porte de sortie, la mer, quoique périlleuse également, était celle qui offrait le plus de chances de salut.

Nous avons peu de récits d'évasions du côté d'Oran. Celui qui nous est rapporté et qui malheureusement avait avorté, avait été combiné par ce grand Espagnol dont les exploits et les entreprises géniales, ont remplis cette période si triste de la domination des corsaires et qui rendent inséparables de l'histoire de la piraterie, à la fin du ^{xvi}^e siècle, le nom de Michel de Cervantès.

Accompagné des braves Ménèses, Beltran de Salto, des alferoces Rios et Gabriel de Castaneda, du sergent Navarrete et d'un certain Osorio, le noble hidalgo, guidé par un Maure, s'était enfui du côté de la forteresse espagnole. Abandonnés par leurs guides au bout d'une journée de marche, ses compagnons et lui durent revenir vers leur bagne. Par mer, plusieurs ont échappé. D'abord les renégats ont souvent profité de ce qu'ils étaient en course pour se sauver et reprendre la foi chrétienne. Le P. Dan a noté plusieurs récits, par exemple celui d'Yvon, natif de Lantriguet en Bretagne, qui, renégat forcé, profite de l'escale de son corsaire à l'île de Bayonne de Galice pour s'enfuir avec trois de ses compagnons. Lui seul est repris et son patron, très humain, pour l'empêcher d'être brûlé vif, comme la loi l'ordonnait, lui fait ouvrir les veines, afin qu'il ait une mort plus douce (1). Un jeune homme de

(1) P. Dan, *Histoire de la Barbarie*, p. 336. — Juillet 1634.

Picardie, pris à 12 ans par les corsaires, s'enfuit treize ans après, dans une barque, une nuit où son navire filait le long de la côte de l'île Majorque. Les Maures n'étaient pas tendres pour les fugitifs, on les brûlait vifs après d'horribles tortures. Quelquefois il est arrivé qu'un évadé, repris par les corsaires plusieurs années après, a été reconnu. C'est ce qui arriva pour un nommé Nicolas, du Havre, qui s'était enfui, et qui avait été repris deux ans après par les pirates de Salé. Ceux-ci le reconnurent et le dénoncèrent à la foule, qui le lapida et l'acheva à coups de poignard (1).

Quelques chrétiens, pour recouvrer leur liberté, ont montré une audace et un courage extraordinaires. Au lieu de s'enfuir dans une barque qui aurait pu se perdre comme cela arrivait la plupart du temps, une cinquantaine d'esclaves du bey, qui travaillaient à renflouer un vaisseau, résolurent, le 1^{er} mai 1714, de se saisir d'un navire anglais qui arrivait à Alger. La chose fut décidée, trente-quatre seulement persistèrent dans cette aventure. Un Hollandais, qui était à la tête du mouvement, ordonna aux captifs de jeter à l'eau leurs gardiens, lorsque, dans la barque qui le ramenait au bagne, il s'écrierait « *Benedicamus Domino* ». Au moment indiqué, les conjurés répondirent « *Deo gratias* » et exécutèrent l'ordre. Puis, ayant abordé le vaisseau anglais, ils s'emparèrent du bâtiment, jetèrent le capitaine, les officiers et quelques invités qui déjeunaient à bord, à fond de cale, installèrent quatre pièces de canon et s'armèrent d'une douzaine de fusils trouvés dans l'entre-

(1) Le P. Dan, *Histoire de la Barbarie*, p. 346. — Septembre 1634.

pont. Malgré le feu des batteries du môle et des chaloupes turques mises à leurs trousses, les fugitifs forcèrent la passe et, en pleine mer, firent une telle résistance aux vaisseaux envoyés à leur poursuite, qu'ils arrivèrent sains et saufs à Majorque. Ils rendirent alors la liberté aux officiers du navire qui revint à Alger, une quinzaine de jours après. Ce coup d'audace réussit également, quelques semaines après, à 70 Majorquins qui, une nuit, descendirent au port par un égout. Malgré les chiens qui, les trahirent et les Turcs mis à leur poursuite, quarante d'entre eux purent s'évader ; les trente autres furent tués ou brûlés (1). Déjà, en 1630, vingt renégats avaient tenté l'aventure. Après avoir tué leur maître, le général capitaine des galères, ils s'enfuirent au port, mais les sentinelles donnèrent l'alarme et tous ceux qui ne se noyèrent pas furent torturés et brûlés, sauf un qui fut sauvé miraculeusement par une riche femme turque qui l'épousa (2).

Enfin, célèbre entre toutes est la tentative d'évasion, faite par l'illustre écrivain espagnol don Miguel de Cervantès pris le 26 septembre 1575 par l'escadre mauresque et racheté le 29 mai 1580. Grâce à la complicité d'un renégat El Dorador, qui leur faisait parvenir des aliments, quelques esclaves purent se cacher dans une grotte du jardin du caïd Hassan. Le chef et l'âme du complot, Cervantès, s'était chargé de les avertir le jour où une barque espagnole, qui devait venir les chercher, serait en vue. Malheureusement celle-ci et ceux qui la montaient furent

(1) *Voyage pour la Rédemption des Captifs en 1720*, p. 63 et suiv.

(2) Le P. Dan, *Histoire de la Barbarie*, p. 332 et suiv.

pris par les pirates. El Dorador, par peur, dénonça l'entreprise au pacha. Cervantès, généreusement, se déclara le seul coupable, et, chose bizarre, le dey, au lieu de l'envoyer au supplice, se contenta de le racheter 500 écus au général de la flotte, son maître, afin de surveiller ce captif illustre qui était un danger pour l'Etat. Michel ne se tint pourtant pas pour battu. Une lettre qu'il envoie au gouverneur d'Oran, Don Martin de Cordoba, ayant été prise et le messager maure pendu, il essaie de se sauver une autre fois par mer. Son projet aurait réussi sans la dénonciation d'un infâme Dominicain du nom de Juan Blanco de la Paz, dont la haine poursuivit longtemps encore après le noble écrivain (1).

Comme on le voit, malgré la perspective d'une mort certaine, en cas d'insuccès, un grand nombre de hardis chrétiens essayaient par tous les moyens de sortir de cette vie de misère, dont ne pouvaient les tirer, ni leur famille, ni leur pays, ni les Frères des divers ordres Rédempteurs qui pourtant en rachetèrent des milliers.

g) --- Les Rachats.

L'argent pour les rachats fut apporté, dans les premières années de la fondation de l'ordre, par les religieux qui abandonnaient leur patrimoine pour cet usage, et par les dons des âmes charitables. Bientôt cet argent ne suffit plus; on fut obligé de faire des quête dans les églises, les

(1) Voir l'article de M. E. Cat. sur Cervantès dans la *Grande Encyclopédie*, Tome X.

paroisses, et les provinces. Le Pape, les archevêques et les évêques accordèrent des indulgences à tous les bienfaiteurs de l'ordre.

A la fin du XIII^e siècle, le pape Alexandre IV assure à tous les ecclésiastiques qui aideront les religieux de la Merci par des secours spirituels ou temporels, le pardon des peines encourues par leurs transgressions dans l'office canonial, et les autorise même à faire changer quelques-uns de leurs vœux (1).

Nicolas IV augmente les indulgences accordées par Alexandre IV, et les transforme en indulgence plénière comme si le Pape lui-même les avait absous. Clément IX Sixte IV, Léon X, Clément VII, accordent à tout bienfaiteur de l'ordre, une indulgence plénière, une fois en la vie, et une fois à l'article de la mort, et étendent cette indulgence aux âmes des pères, mères, maris, femmes, parents et amis des donateurs « auxquels ils accordent « très plénière indulgence, par forme de suffrage, des « peines qu'ils souffrent au Purgatoire (2) ».

Lorsque les Rédempteurs amenèrent à Sa Sainteté Léon X, les captifs de la rédemption de 1516, le pape accorda aux bienfaiteurs de l'œuvre rédemptrice indulgence plénière de tous les péchés, une fois en la vie et une fois à l'article de la mort. Enfin le pape Alexandre VII, par ses lettres apostoliques du 11 octobre 1656, confirma toutes ces grâces.

(1) Michel Auvry, *Le Miroir de la charité chrétienne*, p. 200 et suiv. Alonso Remon, *op. laud.*, t. II, p. 66 B., Bulles de Boniface VIII, Clément VI, Grégoire XI, Martin V, Eugène IV, et Calixte III.

(2) Michel Auvry, *Le Miroir de la charité chrétienne*, p. 202.

Les quêtes pour l'ordre se faisaient dans toute la Provence, et la congrégation de Paris avait le droit de quêter en Bretagne. Les Frères de la Sainte-Trinité faisaient concurrence aux Mercedaires, aussi ces derniers purent obtenir, à plusieurs reprises, des lettres patentes du roi de France, leur donnant le privilège exclusif de quêter dans certaines provinces. Au commencement du xvii^e siècle, les Trinitaires ayant obtenu de quêter dans la Guyenne, les Frères de la Merci firent opposition à cette permission en 1636 (1). A Paris, chacun des ordres rivaux était autorisé à quêter dans un certain nombre de paroisses, et à certaines dates. Ainsi les registres capitulaires de janvier 1675 nous apprennent que Messieurs du chapitre de Notre-Dame de Paris ont accordé aux Mercedaires la permission de quêter dans leur église, pendant six ou sept samedis consécutifs (2). Cette même année, ces religieux décident de demander de faire des quêtes dans différentes paroisses de Paris, et de prier les Mathurins, qui avaient établi des troncs pour les captifs dans certaines églises, telles que celles des RR. PP. Blancs-Manteaux, des Carmélites de la rue Chapon et de Saint-Julien des Ménétriers, proches du couvent de la Merci, de vouloir bien les enlever (3).

C'est surtout à l'approche des rédemptions que ces

(1) *Archives départementales, Gironde*. Les Mercedaires faisaient seuls la quête dans les provinces de Languedoc, Guyenne, Angoulmois, Pays d'Aunis, Saintonge, Quercy, Beain et Provence; arrêt enregistré au Parlement de Rennes le 15 mars 1640, et confirmé par un autre arrêt en date du 5 août 1644.

(2) *Registres capitulaires*. Arch. nat. LL. 1557.

(3) *Délibérations capitulaires*. Arch. nat. LL. 1557,

quêtes avaient lieu (1). Lorsque des sommes suffisantes étaient ramassées, il y avait quelques jours de prières dans chaque maison, et le Définitoire, composé de six membres, procédait à l'élection des Rédempteurs. On choisissait les plus forts et les plus intelligents d'entre les religieux (les supérieurs étant dispensés de voyage depuis le chapitre général de Lerida en 1577); puis, les lettres patentes du roi étant délivrées, les Rédempteurs désignés s'embarquaient d'ordinaire à Marseille sur une barque louée par eux. Au bout de quelques jours de navigation, ils arrivaient à l'endroit indiqué. Là, le capitaine du port faisait retirer les voiles du bateau et un écrivain venait prendre le dix pour cent sur les sommes apportées par les Pères. Les religieux faisaient annoncer qu'ils allaient procéder à l'achat des captifs. Ils rachetaient tout d'abord, suivant la coutume, sept esclaves que le bey leur imposait parmi les plus vieux et les plus infirmes des siens; puis les patrons particuliers étaient invités à se présenter devant les religieux, avec un interprète. Le prix longuement débattu était payé argent comptant. Quelquefois le captif payait lui-même; les Rédempteurs n'avaient plus qu'à acquitter les droits de rachat qui étaient très élevés. Sur le prix total, le pacha touchait le dix ou le douze pour cent, puis, on était obligé de donner quatre pièces et demie de huit réales (2) aux écrivains du divan et autant

(1) Les rédempctions se faisaient environ tous les trois ans.

(2) Le réal valant environ 0,25 centimes, cela faisait donc 9 francs aux écrivains et au lieutenant, 3 francs au chaouch. Tous ces droits se payaient avant de sortir de la ville.

au lieutenant du pacha, plus une pièce et demie au chaouch et pour la marque du seing, plus une demi-pièce de vingt-quatre sous à celui qui posait le cachet et à l'interprète du pacha (1).

Lorsque ces droits étaient acquittés, pour s'embarquer, les Rédempteurs devaient encore payer une redevance au fermier du port et de la douane, au gardien du port, à l'interprète et au gardien du bague où était l'ancien esclave. Enfin, avant de partir, on prélevait encore 17 pièces de 8 réales pour la forteresse, et 1 pièce et demie pour l'entretien du port, trois demi-pièces à l'écrivain et trois pièces de huit réales pour les marabouts et la mosquée, plus un pour cent à un nommé Moussa (2). Le bateau ne pouvait partir que lorsqu'un envoyé du Divan l'avait visité, pour voir s'il ne s'y cachait pas quelques captifs (3). Cet employé recevait évidemment une indemnité.

A Tunis, les droits n'étaient pas aussi considérables, le tout s'élevait à 65 livres environ par tête d'esclave, à Salé, à 20 livres seulement et à Tripoli, à 20 livres également.

Lorsque les Rédempteurs arrivaient au port d'attache à Marseille, Toulon, ou dans tout autre ville, il y avait une

(1) *Récit véritable de ce qui est arrivé dans le rachat d'avril et mai 1678.*

(2) Ce qui faisait 34 francs pour le fort, 3 francs pour le môle, 1,50 à l'écrivain et 6 francs pour l'entretien des mosquées et la nourriture des marabouts. Nous tenons ces détails du P. Dan. *Histoire de la Barbarie*, pp. 444 et suiv.

(3) Dans la rédemption de 1644, deux esclaves avaient pu échapper à l'inspection de la barque, et ne s'étaient montrés qu'après le départ du bateau. Les Frères, pour éviter toute complication avec le Divan et toute répression contre le rédempteur resté en otage, durent renvoyer les deux captifs à terre. V. *La Vive Foi*, p. 45.

énorme procession, à laquelle assistaient non seulement les rachetés et les religieux de la Merci, mais encore ceux de la Sainte-Trinité-Rédemption des captifs, les Pénitents Blancs, les moines de l'ordre de Saint-Dominique et les représentants de la plupart des communautés religieuses de la ville. A tout ce monde se joignaient souvent les autorités de l'endroit (1). Les réjouissances finies, lorsque les rachetés s'étaient reposés des fatigues du voyage; la petite troupe se mettait en marche, s'arrêtant dans les petites villes, et laissant dans chaque localité, un captif originaire de ce lieu. Elle arrivait ainsi à Paris, où le restant se débandait dans toutes les directions (2).

(1) *Archives Communales de Toulon*. 11 octobre 1614. Procession à laquelle assistent le commandant et les consuls de la ville.

(2) Dans *la Vive Foi*, d'Edmond d'Egreville, p. 65 suiv., on peut suivre l'itinéraire d'un de ces voyages. C'était la rédemption de 147 captifs à Alger en 1644. Ils débarquèrent à Toulon, puis allèrent à Marseille, continuant leur voyage et s'arrêtant à Aix, Arles, Avignon, Nîmes, Montpellier, Béziers, Carcassonne, Castelnaudary, arrivent à Toulouse le 21 mai, s'embarquent sur la Gironde, passent à Agen, Cadillac, et s'arrêtent à Bordeaux. 33 seulement prennent la route de Paris le 31 mai, par Sainte, Poitiers, Amboise, Blois, Orléans. Le 12 juin, ils sont à Bourg-la-Reine, et font une procession à l'église des Jacobins du couvent de la rue Saint-Jacques, puis se dispersent.

CHAPITRE II

Les Rédemptions en Espagne

a). — *Royaume de Valence*

Bien avant que l'ordre fût fondé, Pierre Nolasque avait fait plusieurs voyages de rédemption. Il avait à peine vingt-quatre ans, lorsqu'il partit, muni d'un sauf-conduit du roi d'Aragon pour le prince maure. Il parvint à racheter, à Valence, trois cents esclaves. Quelques années après, il en ramena le même nombre à deux reprises différentes (1). Dans son quatrième voyage, il était accompagné d'un gentilhomme montpellierain, don Guillaume de Bas, parent du roi Jacques I^{er}. Grâce à ce chevalier, la rédemption fut très vite accomplie. Nolasque, plein de zèle, voulant accomplir le quatrième vœu de son ordre, obtint du roi maure la permission de rester en ôtage pour assurer la liberté à trois cents femmes et jeunes filles (2).

(1) Gari y Siumell, *op. laud.*, p. 9, place le 2^e voyage de Nolasque en 1218 ; et n'accuse que 158 rachats, et 209 seulement dans la rédemption suivante en 1222.

(2) Ces chiffres sont donnés par les Frères de la Merci, *op. laud.*, p. 19, mais Gari y Siumell met cette rédemption en 1224, avec 233 captifs rachetés. C'est également l'avis du P. Alonso Remon, qui place la 2^e rédemption en 1218 et celle-ci en 1224, avec 400 rachats dans ces deux voyages.

Guillaume de Bas accompagnait ainsi six cents esclaves. L'évêque de Barcelone réunit en peu de temps la somme d'argent nécessaire pour la délivrance du saint, et la lui fit parvenir. Un riche seigneur aragonais, Ramon de Montoliou, en entrant dans l'ordre de la Merci, avait donné tous ses biens aux Rédempteurs dont le fondateur Nolasque put, avec cette aide, accomplir un cinquième voyage à Valence. Il racheta trois cent vingt chrétiens (1). Comme il voulait rester en otage pour deux cents autres, le roi maure le laissa partir et répondit pour lui. C'est après cette rédemption que le saint homme se rendit à l'île Majorque en septembre 1217 et ramena trois cents captifs à Barcelone (2).

Après la fondation de l'ordre, Pierre, fit un dernier voyage dans le royaume de Valence, et racheta un certain nombre de captifs (3).

Si ce voyage a eu lieu en 1228, après la rédemption de 1225 à Alger; les esclaves rachetés seraient quatre-vingt-dix-neuf, et le Père Nolasque aurait eu pour compagnon un nouvel ordonné, Bernard de Corbera (4). Le

(1) Nolasque avait donc racheté 520 captifs. *Gari y Siumell* (*op. laud.*, p. 16), met le voyage en 1225 et ne donne que 190 rachats, alors que les Frères de la Merci, *op. laud.*, p. 44, le placent avant 1217.

(2) Les Frères de la Merci fixent à 2120 le nombre des rachetés en treize ans et six rédemptions : soit 1820 à Valence en cinq voyages et 300 à Majorque.

(3) Ce voyage a eu lieu avant 1220 ou après 1225, car les Frères de la Merci le placent avant la première rédemption de 1220 à Alger et Gari y Siumell après la deuxième rédemption de 1225 dans cette même ville, vers 1228. — Les Frères de la Merci placent une rédemption de Guillaume de Bas en 1223. Il paraîtrait même que le roi maure poussa la bienveillance si loin qu'il donna en présent à ce noble un certain nombre d'esclaves. Il ramena 203 captifs à Sarragosse.

(4) Gari y Siumell, *op. laud.*, p. 21.

3 mai 1233, le chapitre de Barcelone nomme Arnaldo de Prades et Bernard de Tona rédempteurs. Dans le courant de cette même année, ceux-ci passèrent à Burriana, puis à Valence et, après de nombreuses difficultés, ils parvinrent à ramener cent quatre-vingt-dix-sept captifs (1). L'année suivante, 1234, les Frères Ramon de la Casa et Guillaume de Quadres parvinrent à en racheter soixante-dix-huit. Nolasque cependant ne pouvait rester inactif; il obtint une délégation d'ambassadeur du roi d'Aragon, et, en 1235, il passait à Valence, où il racheta cent quatre-vingt-douze chrétiens parmi lesquels se trouvait l'illustre et vaillant soldat Guillaume d'Aiguillon, que Xé Père échangea contre soixante esclaves maures (2). En 1239, à Xativa, le Frère Denys Vilaregut, venant de Montpellier, rachète cent trois chrétiens; et enfin, en 1448, un Majorquin, Jean Mesquida, venu de l'île Majorque pour racheter dix-neuf insulaires en danger de reniement, fut emprisonné par les Maures du royaume de Valence, martyrisé, et finalement tué.

b). — Royaume de Grenade

Les premiers rédempteurs furent Guillaume de Bas et Béranger de Cassano, qui, en 1231, délivrèrent deux cent vingt-cinq captifs. Cassano, accompagné de Dominique Dors, fit une autre rédemption de cent quatre-vingt-neuf

(1) Gari y Siu mell, donne 190 seulement et 190 fr. celle de 1235.

(2) Les Frères de la Merci donnent 192 esclaves, et 300 pour la rédemption suivante qu'ils placent en 1238. La ville de Valence avait été prise en 1238 par le roi Jacques d'Aragon.

chrétiens en 1232. L'année suivante, un chevalier laïque, Pierre d'Amer, en racheta cent cinquante. Le voyage suivant fut moins heureux. En 1235, les frères Ramon de Blanes et Diégo de Soto passèrent à Grenade. Emporté par son zèle, le premier de ces Pères prêchait la parole de Dieu sur les places publiques et dans les rues. Saisi par les Maures, il fut bientôt jeté en prison et, après de longs jours de tortures, il eut la tête tranchée. Pierre d'Amer revint à Grenade en 1236 et en ramena cent vingt captifs. En 1237, Diégo de Soto, qui avait échappé à la mort en 1235, revenait de Grenade, accompagné de Pierre d'Huesca, avec cent soixante-treize chrétiens, lorsqu'un alcade maure les croisa en chemin et les insulta ainsi que leur Christ. Le Père Diégo, outré des blasphèmes de l'infidèle, défendit de son mieux sa religion. L'alcade furieux, le fit emprisonner et, malgré toutes les protestations, le fit crucifier. Le F. Pierre d'Huesca obtint de ramener le corps du saint martyr, le deuxième de l'ordre de Notre-Dame de la Merci. En 1239, le P. Alphonse Menèses, s'étant séparé de Denys Vilarugut, qui allait à Valence, vint à Grenade, où le roi Mohamed ben Amar le reçut très bien et lui permit de se retirer avec deux cent treize rachetés. Neuf ans plus tard, en 1248, le saint, Pierre Nolasque, fit une rédemption de deux cent quatre chrétiens ; et quelques années encore après, en 1251, un chevalier laïque français, Bernard de Saint-Roman, en racheta cent vingt-huit. En 1257, le successeur de Nolasque, le général de l'ordre, Guillaume de Bas, accompagné de Pierre Quesada, racheta cent quatre-vingt captifs, et resta en

otage pour un chevalier espagnol très distingué et d'une grande valeur. Bernard de Saint-Roman, avec Jacques de Saint-Laurent, fit une autre rédemption de cent quatre-vingt-dix-neuf esclaves en 1261. L'année suivante, l'illustre Sancho Pasqual, mort archevêque de Tolède et martyr en 1275, en racheta cinquante. Cette même année, Bernard de Saint-Roman et Pierre Armengol ramenèrent deux cent deux chrétiens. En 1263, Isidore Velasquez Castellar, Guillaume d'Hauteville et le général de l'ordre de Calatrava, Pierre Hannez, en rachetèrent deux cent huit. Le troisième général, Pierre d'Amer (1), resta en 1277 en otage pour vingt personnes de qualité, tandis que ses compagnons Arnaldo Liniverio et Diego d'Ara ramenèrent à Barcelone cent douze autres captifs. En 1282, ce même général en racheta deux cent soixante-huit (2), et en 1284, Just de Saint-Gelp, deux cent. En 1287, cent quatre-vingt furent délivrés et, en 1292, cent treize. La rédemption de 1300 échoua malheureusement. Le P. Pascal, évêque de Jaën, fut pris en 1297, et décapité le 6 décembre 1300. Pendant ses quatre années de captivité, il avait racheté 1,494 chrétiens parmi lesquels un grand nombre de femmes et de jeunes filles. Diégo de Narbonne et le général Arnaldo d'Amer délivrèrent, en 1305, deux cent vingt-trois Espagnols, et 207 en 1306 ; quatre ans plus tard, le chevalier laïque Simon Fernandez put ramener deux cents de ses compatriotes, tandis que son malheureux compagnon,

(1) Le premier général fut Pierre Nolasque, mort le 25 décembre 1256, à 74 ans, et le second Guillaume de Bas mort en 1269 — 132 captifs pr. Gari y Siumbell.

(2) 269 pour les Frères de la Merci.

Arnaud Rossignol, jeté en prison pour sa foi par le gouverneur d'Almeria était tourmenté et torturé par les Maures. En 1313, le rédempteur Alphonse del Rio se présenta au roi Ismaël V avec des lettres de son prince, ce qui lui facilita le rachat de deux cent cinquante-huit esclaves. L'année suivante, les trois Mercedaires, Isidore Diaz, Jean de Zorosa et Jean de Heté furent pris entre Avila et Ségovie et dépouillés par des brigands. Ils purent cependant réunir cent vingt personnes, qu'ils envoyèrent à Barcelone sous la conduite du P. Diaz. Les deux autres, restés en otage pour seize femmes andalouses, annonçaient l'Evangile dans la ville. Ils furent pris, attachés à un poteau et lapidés. Dans les cinq voyages qui suivirent, de 1318 à 1334, les Pères de la Merci délivrèrent neuf cent deux chrétiens (1). De 1334 à 1338, en dix rédempptions, ils en rachetèrent encore neuf cent onze autres. C'est dans la redemption de 1337 que l'on place le martyr du P. Justin, français, né à Paris, qui fut lapidé à Grenade. De 1340 à 1394, neuf cent vingt-huit captifs furent rendus à leurs familles. Dans le dernier voyage de 1394, Arnaldo Arenchs, resté en otage pour deux jeunes garçons et une femme, fut emprisonné par les Maures, qui ne voyaient pas la rançon arriver, et mourut assommé d'un coup de bâton. En 1405, cent quatre-vingt-dix-huit personnes, et soixante-dix, en 1406, revinrent à Barcelone (2). La

(1) En 1321 Jean de la Croix et Gil de Séville rachètent 267 chrétiens. Les Frères de la Merci et Diégo y Siumell placent ce voyage en 1323, avec 227 rachetés.

(2) 60 pour Gari y Siumell.

rédemption de 1409 était achevée; les rachetés, conduits par le P. Guillaume Sens, sortaient de Grenade, lorsqu'en chemin ils tombèrent dans une embuscade de Maures, qui se saisirent du Mercedaire, lui coupèrent la langue et finalement le décapitèrent. Les voyages de 1418 et de 1422 furent plus heureux, quatre cent trente rachats s'opérèrent. Mais, en 1429, les Pères Pierre Malasanch et Jean de Grenade, emprisonnés malgré un sauf-conduit du roi Mahomed ben Balba, furent torturés. Le F. Jean eut les bras et les pieds coupés et la tête tranchée, Pierre, attaché à un poteau, servit de cible aux soldats qui le tuèrent à coups de flèches.

Enfin, avant la fin de la domination arabe, dans le royaume de Grenade, trois nouvelles rédemptions eurent lieu. En 1428, Antoine d'Aigremont, Pierre de Montefangoso et Lopez de Sacra délivrèrent trois cent neuf captifs; en 1449, six furent rendus à la liberté, et en 1469, Dominquo Molinas et Gaspar de Salamanque en rachetèrent deux cent quatre-vingt-treize.

c). -- Murcie, Almeria, Andalousie, etc.

En 1240, grâce à un sauf-conduit du roi de Murcie, Hudiel, Sérapiion et Pierre de Castello, nommés rédempteurs par Pierre Nolasque, ramènent à Barcelone quatre-vingt-dix-huit esclaves. Une deuxième rédemption eut lieu vingt ans plus tard : Pierre Armengol, et le général Guillaume de Bas délivrèrent deux cent treize chrétiens.

Il y eut quatre voyages dans le royaume d'Almería; en 1290, le général laïque Pierre d'Amer racheta deux cent

captifs, dans les villes de Cadix et d'Almeria. Vers 1382, Arnaldo Ponce, paya la rançon de quarante-huit malheureux. En 1397, malgré un sauf-conduit du roi, le P. Pedro Bateta fut torturé et décapité. Enfin, en 1449, vingt-deux Espagnols furent libérés par Jean Sagalaro, Andrès Pellicer et Jacques Prunera.

Quatre voyages se firent également dans le royaume d'Andalousie. Les PP. Fulgencio de Lara et Martin d'Agreda furent attaqués par des brigands en allant à Merida; mais, grâce à l'intervention des soldats du roi de Grenade, ils purent conserver de quoi racheter cent vingt-neuf esclaves. En 1306, les commandeurs des couvents de Lora et de Jaën délivrèrent cent neuf chrétiens. Alonso de Burgos, et Simon Ponce en 1349, Dominique Duennas en 1418 libèrent les premiers cent trente-sept et le dernier cent neuf captifs.

En 1488, dans une rédemption faite à Baëza en Andalousie, quatre-vingt-seize esclaves furent rachetés. Enfin, dans les différentes villes espagnoles encore au pouvoir des Arabes, cinq voyages furent faits; Béranger d'Assise, Pierre Ximènez et Louis d'Alésia firent trois cent cinquante-huit rachats en 1358 et les commandeurs de Séville et de Cordoue en firent soixante-dix-huit en 1362. Garcia de Ménèses et Pierre Martinez délivrèrent en 1429, dans plusieurs villes, cent quatre-vingt-dix-sept esclaves, et, en 1440, François de Toro et Diego Cervantes rachetèrent, en deux rédemptions, dont une en Afrique, quatre cent quarante-trois captifs. Enfin, les Frères Christobal de Solès et Alphonse Perero rendirent la liberté à cent quatre-vingt-six chrétiens en 1462.

CHAPITRE III

Les Rédemptions en Barbarie

a). — *Royaume d'Alger*

Nolasque, non content de secourir les prisonniers des Maures d'Espagne, avait à plusieurs reprises manifesté le désir de faire des voyages en Afrique, où des milliers de chrétiens, en danger de reniement, gémissaient dans les fers. En 1220 donc, il s'embarqua sur une grande barque à voile et, après quelques jours de fatigue et de mauvais traitements pendant son séjour à Alger, il revint en août de la même année avec cent soixante captifs délivrés. En 1225, après avoir fait nommer Guillaume de Bas vicaire pendant son absence, il partit de nouveau, accompagné de Guillaume de Saint-Roman. Le voyage fut très heureux, deux cent dix-neuf rachetés débarquèrent en Espagne. Le P. Guillaume était resté en otage pour une certaine somme que les habitants de Barcelone envoyèrent aussitôt. Saint Raymond Nonat, en 1226, accomplit également son quatrième vœu ; et put renvoyer ainsi cent quarante hommes et femmes dans leur patrie.

La rédemption suivante faillit échouer. Les Frères Guillaume de Bas et Bernard de Corbera s'étaient embarqués sur un navire catalan, mais ils furent pris et maltraités en mer par des pirates de l'île de Majorque.

Ils parvinrent à s'échapper et revinrent en Espagne. La même année, 1228, il repartirent. Cette fois, arrivés sans encombre à Alger, le dey leur facilita le rachat de deux cent vingt-neuf captifs.

Bernard voulut rester pour dix autres. A peine Guillaume de Bas et sa petite troupe étaient-ils arrivés en Espagne, que la nouvelle de la prise de Majorque par Jacques d'Aragon arriva dans le royaume d'Alger. Les Maures, furieux, se vengèrent par toute sorte de mauvais traitements sur le pauvre Mercedaire, qui ne put être délivré qu'une année après. A partir de cette date, quelques voyages s'effectuèrent sans accidents, en 1229 celui de Sérapion et de saint Raymond Nonat (1), en 1230, ceux de Bernard de Saint-Raymond, de Guillaume Casano, et du chevalier laïque Pierre d'Amer, et en 1236, celui de Jean de Lercy et de Pierre de Caldes.

Cette année encore, dans une autre rédemption, Raymond Nonat eut la bouche fermé d'un cadenas, parce qu'il parlait sur les places publiques. En 1240, le vaillant Frère Sérapion, resté en otage à Alger, consolait ses frères, les soignait et leur prêchait la doctrine chrétienne. Le dey le fit venir devant lui, le fit bâtonner et emprisonner.

(1) Voir pour les biographies de ce saint, mort en 1240, la *Bio-bibliographie* de M. Ul. Chevalier.

Quelques jours après on le crucifia, et on lui ouvrit le ventre après lui avoir coupé les articulations. Ceci se passait le 14 novembre 1240. Le voyage suivant fut également malheureux. Raymond de Saint-Victor et Guillaume de Saint-Léonard furent rejetés sur la côte mauresque du royaume de Grenade par une violente tempête.

Amenés à Lorca, ils furent attachés à un poteau pour servir de cible aux archers de la ville, dont les habitants se partagèrent les deniers de la rédemption. — Nolasque fit un dernier voyage en 1243, avec Pierre d'Amer et, en 1257, les Frères Fernan de Portalègre et Eleuterio Plaza, pris en mer par les pirates, eurent la tête tranchée. En 1257 et 1264, Pierre Armengol, assisté de quatorze religieux, délivra près de neuf cents chrétiens. Quelques Pères étaient restés en otage, entre autre Pierre, qui, paraît-il, parvint à convertir plusieurs Maures (1).

Les Français avaient leur flotte près des côtes barbaresques et inquiétaient les Maures qui, furieux, brûlèrent vif le Père Guillaume de Sagiano, Mercedaire italien, qu'ils prirent pour un de nos compatriotes. Les Frères Denys Ronco et Vincent de Prade, en 1293, furent pris et emprisonnés parce qu'on les supposait être des espions du roi d'Aragon, mais ils réussirent à se disculper et à se faire élargir.

De 1300 à 1350, on racheta près de trois mille captifs en quinze voyages. Dans celui de 1306, le rédempteur Guillaume Novello, un Florentin, fut crucifié en 1362,

(1) Les Frères de la Merci, *op. laud.*, p. 124.

Jacques de Valence eut le même sort et, en 1418, le P. Séverin fut empalé parce qu'il voulait convertir un prêtre arabe. Plusieurs rédemptions donnèrent de bons résultats. Dans celle de 1441, le P. Guillaume Camino, qui ramenait cent vingt-deux personnes, fut tué en mer par la rupture d'un mât. Les deux rédempteurs de 1453 périrent également dans une tempête en allant à Alger. Louis de Ruis, et Georges Porta, revenant d'Afrique avec cinquante-six chrétiens en 1481, après avoir relâché à l'île de Majorque, se dirigèrent vers l'Italie et firent une visite au pape Sixte IV, auquel ils présentèrent les rachetés. Dans chacune de leurs rédemptions il se trouvait des Pères de différents ordres parmi les libérés, plus particulièrement des Minimes, des Dominicains; des Franciscains, quelquefois même des Mathurins et des Frères de la Merci, ainsi que des religieuses du tiers-ordre de ces mêmes confréries. Souvent un Mercedaire, resté en otage, a dû passer plusieurs années en captivité, maltraité le plus souvent, mais supportant avec joie toutes ses souffrances.

A partir du commencement du xvii^e siècle, les Frères déchaussés de l'ordre de la Merci accompagnent les Frères chaussés dans le plus grand nombre de leurs rédemptions. Les relations de ces voyages deviennent plus fréquentes. Les religieux de France publient les catalogues des captifs rachetés, et, dans les archives des départements compris dans l'ancienne province française de la Merci, on peut retrouver des listes semblables d'esclaves, ou au moins, la relation des processions faites en l'honneur de ces rachetés, processions auxquelles assistaient tous les ordres

des environs, les consuls des villes et les autorités civiles et militaires.

Les Maures commençaient à mieux connaître les Frères de la Rédemption des captifs. Ils les traitent mieux, car ils ont compris que les ventes d'esclaves sont une bonne source de revenus. Aussi, plusieurs parmi les gros personnages de l'Etat ordonnent d'acheter pour leur compte les esclaves qu'on montrait au badistan. Espérant que les religieux donneraient un bon prix, leur permettant de faire sur chaque tête de chrétien un fort bénéfice, ils acceptaient l'otage d'un religieux pour un certain nombre de captifs. Aussi, à partir du ^{xvii}^e siècle, nous ne rencontrons nulle part, pour Alger, la relation du martyre d'un Père de la Merci (1). Toutes les r dempptions s'effectuent sans accident. Des traités réguliers fixant le mode et les conditions de vente, d'achat et de droit de sortie, sont passés entre le Divan et l'ordre de la Merci ou de la Sainte-Trinité et sont généralement observés (2) :

A Bône, en 1306, le P. Diégo de Narbonne venait de délivrer cent huit chrétiens, lorsque l'alcade de la ville prit sur lui de le faire jeter en prison, où le Père resta plus d'une année. Il n'en sortit que grâce à l'intervention du roi Jacques II d'Aragon et put enfin revenir en Espagne avec tous les captifs rachetés.

(1) En 1665, les Frères de la Merci de France, rachètent « l'innage sacree de l'enfant Jesus, qu'un Turc voulait malicieusement bruler. » Michel Auvry, *Miroir de la charité chrétienne*, (p. 225).

(2) C'est dans la Rédemption faite en 1580 par le P. Gil et quelques mercenaires, que l'illustre écrivain espagnol Michel Cervantès fut racheté pour 6770 r aux ou 500 écus.

A Bougie, la première rédemption faillit avoir des conséquences néfastes. C'était en 1266, Pierre Armengol et Guillaume le Florentin avaient acheté cent dix-neuf captifs. Dix-huit jeunes gens ou jeunes filles étaient en danger de reniement, et le Père Armengol, brûlant d'un zèle très louable, voulut accomplir son quatrième vœu, pour leur assurer la liberté. Les Maures acceptent et fixent une date pour le paiement de la somme due. Le moment arrivé, ceux-ci, ne voyant rien venir et croyant avoir été volés, se vengèrent sans délai sur la personne du Père Armengol qu'ils pendirent haut et court. Le bourreau, paraît-il, le secoua même fort longtemps. Quelques jours se passent, le corps du saint se balançait tristement dans le morne paysage d'une plaine desséchée par l'âpre caresse du siroco. Sans doute, les cris des vautours, des buses et des corbeaux troublaient seuls le silence lourd de cette nature déserte, et dans la nuit, doucement éclairée, les glapissements des chacals répondaient aux rires lointains des hyènes où à la basse des grands fauves.

Le sixième jour, cependant, l'argent arriva (c'était un millier de ducats) et avec lui le P. Florentin qui fut fort étonné de ne pas retrouver son compagnon de voyage. Les marchands, très embarrassés, finirent par avouer au bon Père de la Merci la triste fin du Mercedaire, et lui indiquèrent le gibet où il était pendu. Le Frère court sur les lieux, avec le pieux désir d'ensevelir chrétiennement la dépouille mortelle du saint martyr. Mais là, combien fut douce la surprise du Florentin, en entendant le Père Armengol toujours pendu, lui annoncer que la Sainte

Vierge, par une attention spéciale, avait permis que la corde ne l'étranglât pas complètement. Les Turcs eux-mêmes furent si touchés d'un tel miracle que quelques-uns se convertirent aussitôt (1). L'affaire n'en resta pas là, car les Pères de la Merci réclamèrent une forte indemnité et les Maures leur livrèrent gratuitement vingt-six nouveaux esclaves. Plusieurs autres rédemptions eurent lieu à Bougie, jusqu'à la fin du xv^e siècle et même plus loin, jusqu'au xvii^e siècle, mais toutes eurent d'excellents résultats. — A Oran, toutes furent également couronnées de succès. Lorsque la place tomba au pouvoir des Espagnols, un couvent fut établi dans la ville même. Les religieux pouvaient ainsi plus sûrement racheter, dans les différentes villes du littoral ou dans les plaines intérieures, les esclaves chrétiens, soit à Mostaganem, soit à Tlemcen et dans quelques autres localités.

(b). -- ROYAUME DE TUNIS

La première rédemption connue, faite à Tunis, a eu lieu en 1247. Deux cent neuf esclaves furent rachetés par Bernard de Prades et Pierre de Saint-Denys ; ce dernier même fut martyrisé. Le deuxième rédempteur eut le même sort. En 1253, le Père français Thibaut de Narbonne fut pris et brûlé vif au mois d'octobre. Fernand de Portalègre, son compagnon, parvint cependant à ramener en Espagne une centaine de captifs.

Deux autres rédemptions, en 1281 et 1286, délivrèrent trois cent quarante-quatre personnes. En 1293, le P. Vallès

(1) Les Frères de la Merci, *Histoire de l'ordre*, p. 126.

et le Français Mathias Marc, de Toulouse, furent pris en mer par des corsaires et reçurent tout deux les palmes du martyre. En 1314, les frères catalans Jacques et Adolphe, pris dans les mêmes conditions furent également martyrisés. Le Sicilien Alexandre, dans la rédemption suivante, en 1317, mourut aussi par la torture, et Thomas Vives en mars 1329 eut le même sort. Cinq voyages heureux rendirent la liberté à environ un millier de chrétiens, mais en 1364, le Français Pierre fut tué par les Maures. En 1430, Jean Jover et Pierre Escriva, ramenant cent-vingt quatre esclaves, furent martyrisés en mer par des pirates. Ceux-ci, cette même année, s'emparèrent de l'argent du P. Guillaume de Prades, et décapitèrent le rédempteur. Le Père Laurent Company, qui était en otage depuis 1442, fit, malgré sa captivité, plusieurs rachats, notamment cent dix-huit en 1443 et quatre-vingt-trois en 1451. Dans cet intervalle, en 1447, le frère Jean de Sagalars et quelques Mercedaires avaient fait naufrage sur la côte tunisienne. En 1516, soixante-dix captifs conduits par les Pères Jean Lopez, commandeur du couvent de Huesca et Arnold Duch, commandeur du couvent de Toulouse, allèrent à Rome et furent présentés au pape Léon X. Les rédempteurs de 1633 firent également une visite à Rome avec cent treize rachetés, de même aussi, en 1725, les Pères Melchior Garcia, Manuel Priego, Pierre Ottega, Pierre Ros-Valle, et les frères déchaussés François du Saint-Esprit et Marc de Saint-Antoine.

c). -- Royaume du Maroc.

C'est certainement au Maroc que les Frères de Notre-Dame de la Merci eurent le plus à souffrir, et de la mauvaise foi des marchands et des autorités et de la barbarie du prince régnant. En 1268 déjà, le père Louis Gallo, resté en otage, fut brûlé vif. Malgré toutes sortes de souffrances et d'aventures pénibles, de mauvais traitements, d'emprisonnement et de tortures mêmes, en trente-six voyages différents, dont nous avons des relations ou des actes, les Frères de la Merci rachetèrent plus de deux mille chrétiens. Les Pères allaient surtout dans les villes de Maroc, Fez, Salé, Méquinez ou Tétouan, et, dans cette dernière ville, en une dizaine de rédempions, ils rendirent près de quinze cents esclaves à la liberté.

d). -- Royaume de Tripoli et Afrique en général.

Nous rangeons dans cette catégorie tous les voyages dont les relations ne donnent pas exactement le lieu dans lequel s'est fait la rédemption. En 1284, nous savons que le P. Pierre Camin fut martyrisé, et en 1334, sur douze rédempteurs, qui rachetèrent cent vingt-quatre captifs, deux Frères furent tués. Les deux Frères Pierre de Sainte-Marie et Simon de Lara, dans une rédemption qu'ils firent à Alger, sans doute en 1361, moururent à la suite des mauvais traitements qu'on leur avait infligés, après cependant avoir délivré cent trente malheureux. Le voyage de 1410, où six cent cinquante-trois chrétiens furent rendus à la liberté, dut avoir eu lieu au Maroc et à Fez; celui de

1411 se fit également dans cette dernière ville; et en 1418, Jacques de Saint-Laurent racheta deux cent quarante esclaves aux environs de Mostaganem.

L'année suivante, Antoine Dulhau ramena d'Afrique, d'Alger, d'après quelques chroniqueurs, quatre-vingt-huit captifs. Cette même année 1419, Raymond Roca et Martin de Liso durent passer à Bougie d'où ils tirèrent de la servitude deux cent trente-sept personnes. En 1422, les Pères Jean de Luna et Bernard Rebolledo reçurent courageusement le martyr. Le Père Laurent Company, que nous avons vu otage à Tunis, fit en 1442 une rédemption de deux cent vingt-neuf chrétiens. En 1517, cent neuf esclaves sortirent des prisons des Maures, probablement de Maroc et de Fez, comme du reste quatre-vingt autres en 1546 (1) et les Pères François de Queras, commandeur de Valladolid, et Jean de Lubia, commandeur de Ségovie, firent en 1547 une rédemption dont le nombre des rachats est incertain. C'est sans doute à Tétouan que dut se faire aussi, en 1588, la délivrance de cent trente-quatre personnes, les commandeurs des couvents de Grenade et de Malaga dirigeant les rachats; de même celle de 1609. En 1651, deux cent quarante-et-un captifs furent délivrés par trois Pères chaussés de la Merci et deux Frères déchaussés, aux environs d'Alger. De 1651 à 1658, les Français François Paysan et Sérapion Gillot rachetèrent cent trente-deux esclaves, parmi lesquels dix en 1651 et dix-sept en 1655 à Alger, puis, en 1658, vingt-quatre à Alger, Tunis et Tripoli.

(1) Gari y Siumell, *op. laud.*, 37 esclaves à Tétouan et 54 à Fez.

En 1681 (1), le P. Monel et quatre religieux français passent au Maroc par Gibraltar; ils débarquent à Ceuta, le 22 décembre, rachètent quarante-cinq chrétiens à Méquinez contre dix mille piastres; dix-sept à Salé et treize à Tétouan. De 1669 à 1671, les Mercedaires avaient acheté quelques esclaves, à Tripoli, Tunis et Alger, pour des sommes variant entre 88 et 1,740 livres. Enfin, les Frères Thomas Vaisière, et Jean Just, de Toulouse, dans différents point de la côte algérienne, avaient réuni et délivré, en 1690, cent-quatorze captifs.

(1) L. Desmay, *Relation du voyage de 1681 au Maroc.*

CONCLUSION

Les Frères de Notre-Dame de la Merci ne se bornèrent pas à accomplir leur quatrième vœu en Espagne ou dans le Mogreb tout entier. Nous savons, par exemple, que vers 1293 les Frères René et Vincent de Prades délivrèrent quatre-vingt-dix-sept captifs dans l'île de Sardaigne. En 1308 le sixième général de l'ordre, Arnaud d'Aymery, fait racheter en Asie cent neuf esclaves qu'il plaça dans les troupes chrétiennes chargées de tenir tête aux infidèles. Enfin, nous les avons vu passer l'Océan, à la suite des grands explorateurs espagnols du xvi^e siècle, pour apporter aux païens de la nouvelle Espagne les bienfaits du Christianisme et racheter quelques milliers de soldats, prisonniers de ces peuplades sauvages.

L'activité des Pères de la Merci fut plutôt portée vers la vie, la liberté et le bien-être des esclaves, que vers leurs besoins spirituels. Pourtant, ils surent donner à ces pauvres âmes martyrisées, la force de résister, de supporter leur lourde servitude, et de conserver jusqu'à la fin la foi de leur mère, l'Eglise. — Pendant les quelques jours de leur séjour sur la terre mauresque, ils allaient partout, dans les bagnes, comme dans les prisons des particuliers, visitant les malades, pansant leurs blessures, consolant les faibles, fortifiant les découragés et apportant des secours en argent aux plus pauvres d'entre ces malheureux.

Comme leurs frères rivaux, les religieux de la Sainte-Trinité ou Mathurins, ils ouvrirent des hôpitaux et des chapelles dans quelques-uns des plus grands bagnes.

Pleins d'un zèle ardent pour l'accomplissement de leur quatrième vœu, ils étaient toujours heureux de pouvoir assurer la liberté à quelques chrétiens en restant en otage. Et, pendant leur captivité souvent très longue, ils n'avaient pas peur de faire sonner bien haut leur qualité de chrétiens, et presque tous allèrent par les rues et sur les places publiques, prêchant aux passants la religion de leur Christ. Nombreux sont ceux qui, victimes de leur foi, sont morts torturés par les Turcs.

Dans les provinces européennes, en France par exemple, ceux qui ne portaient pas en rédemption, aidaient les desservants des paroisses voisines de leurs couvents. Nous retrouvons dans les archives départementales et communales, des lettres de ces religieux à leur évêque, demandant qu'on leur laissât continuer le service dans les cures, car c'était pour eux, une source de revenus. Mais, c'est surtout en Amérique que les Frères de N.-D. de la Merci, oubliant l'objet de la fondation de leur ordre, sont devenus de simples curés de village.

Les Trinitaires, d'après leurs historiens, avaient racheté depuis la fondation, de leur ordre 900,000 chrétiens. Il y a sans doute un peu d'exagération, et les Mercedaires ne peuvent rivaliser avec eux. D'après ce que nous avons pu réunir sur leurs voyages, c'est à peine si ces derniers atteignent 100,000 délivrances (1). Un grand nombre de voyages, dont

(1) Exactement 61,613, d'après le total des rachats faits en des rédemptions que nous avons pu réunir et contrôler.

les Pères n'ont pas laissé de relation, sont à peu près inconnus. Le P. Auvry dans son *Miroir de la Charité chrétienne*, écrivait en 1662 que sa rédemption était la soixante et treizième faite par les Mercedaires à Alger, et qu'en tout on avait tiré 12,500 personnes de la servitude. Le P. Bernard de Vargas, dans sa *Chronica sacra et militaris ordinis B.M.M.*, donne, à la mort de chaque général de la Merci, le nombre des esclaves rachetés par son ordre pendant son ministère. Le total de ces rachats ne dépasse guère le chiffre des rédemptions connues.

Quoi qu'il en soit, ces religieux ont plus fait pour l'humanité que beaucoup d'autres dont on proclame le nom très haut. Ils ont payé, souvent de leur propre vie, leur amour pour leurs frères pauvres et malheureux. Ils se sont livrés aux mains des infidèles pour racheter des jeunes gens et des jeunes femmes esclaves en danger de reniement, pour rendre un mari à son épouse, un fils à sa mère, ou un père à des orphelins. Pour cela même ces humbles héros ne devaient pas rester ignorés. Ils méritaient une étude plus détaillée, mais nous nous estimerions heureux si, avec ces quelques pages, nous avions pu faire passer chez ceux qui nous lisons, un peu de l'admiration que nous gardons pour les enfants de saint Pierre Nolasque, pour les Frères de Notre-Dame de la Merci, Rédemption des captifs.

Vu :
Le Président de la soutenance
S. BERGER

Vu :
le Doyen,
A. SABATIER

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	9

I. PARTIE

Histoire Générale de l'ordre de N.-D. de la Merci

CHAPITRE	I. Le Fondateur. — La Fondation...	13
	II. Les Constitutions :	
	a) Les règles.....	22
	b) La réforme et les tiers-ordres	27
	III. Les Communautés :	
	a) Les Provinces.....	32
	b) Les Couvents Français.	
	1) L'ancienne Province.....	35
	2) La Congrégation de Paris.....	36
	IV. Les dernières années de l'ordre en France.....	43

II. PARTIE

Les Rédemptions des Captifs

CHAPITRE	I. Les esclaves. — Leur sort :	
	a) Les corsaires et les prises.....	53

b) Les esclaves chrétiens.....	56
c) Les bagnes.....	60
d) Les renégats.....	66
e) Les supplices.....	68
f) Les évasions.....	71
g) Les rachats.....	75

II. Les Rédemptions en Espagne :

a) Royaume de Valence.....	81
b) Royaume de Grenade.....	83
c) Royaume de Murcie, Almería, Andalousie, etc.....	87

III. Les Rédemptions en Barbarie :

a) Royaume d'Alger.....	89
b) Royaume de Tunis.....	95
c) Royaume du Maroc.....	97
d) Royaume de Tripoli et Afrique en général.....	97

CONCLUSION.....	100
-----------------	-----

